

Edgar Poe

*Poèmes
et
Romances*




Arbre d'Or



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Edgar Poe

Poèmes, Romances
et vers d'album

traduit par Stéphane Mallarmé

suivi des

Scolies de Mallarmé

et de

Edgar Poe et ses œuvres

par Jules Verne



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2001

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays.

A la mémoire d'Edouard Manet
Ces feuillets qu'ensemble nous lûmes.

S. M.

LE TOMBEAU D'EDGAR POE

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change
Le Poète suscite avec un glaive nu
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu
Que la Mort triomphait dans cette voix étrange

Eux comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
Proclamèrent très haut le sortilège bu
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange

Du sol et de la nue hostiles ô grief
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur

POÈMES

POÈMES ET ROMANCES

LE CORBEAU

Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'appesantissais, faible et fatigué, sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié – tandis que je dodelinais la tête, somnolant presque : soudain se fit un heurt, comme de quelqu'un frappant doucement, frappant à la porte de ma chambre – cela seul et rien de plus.

Ah ! distinctement je me souviens que c'était en le glacial décembre : et chaque tison, mourant isolé, ouvragait son spectre sur le sol. Ardemment je souhaitais le jour – vainement j'avais cherché d'emprunter à mes livres un sursis au chagrin, au chagrin de la Lénore perdue – de la rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore ; – de nom pour elle ici, non, jamais plus !

Et de la soie l'incertain et triste bruissement en chaque rideau purpural me traversait – m'emplissait de fantastiques terreurs pas senties encore : si bien que, pour calmer le battement de mon cœur, je demeurais maintenant à répéter : « C'est quelque visiteur qui sollicite l'entrée, à la porte de ma chambre – quelque visiteur qui sollicite l'entrée, à la porte de ma chambre ; c'est cela et rien de plus ».

Mon âme se fit subitement plus forte et, n'hésitant davantage : « Monsieur, dis-je, ou Madame, j'implore véritablement votre pardon ; mais le fait est que je somnolais et vous vîntes si doucement frapper, et si faiblement vous vîntes heurter, heurter à la porte de ma chambre, que j'étais à peine sûr de vous avoir entendu ». – Ici j'ouvris grande la porte ; les ténèbres et rien de plus.

Loin dans l'ombre regardant, je me tins longtemps à douter,

POÈMES ET ROMANCES

m'étonner et craindre, à rêver des rêves qu'aucun mortel n'avait osé rêver encore ; mais le silence ne se rompit point et la quiétude ne donna de signe : et le seul mot qui se dit, fut le mot chuchoté «Lénoire». Je le chuchotai – et un écho murmura de retour le mot «Lénoire» – purement cela et rien de plus.

Rentrant dans la chambre, toute mon âme en feu, j'entendis bientôt un heurt en quelque sorte plus fort qu'auparavant. «Sûrement, dis-je, sûrement c'est quelque chose à la persienne de ma fenêtre. Voyons donc ce qu'il y a et explorons ce mystère – que mon cœur se calme un moment et explore ce mystère ; c'est le vent et rien de plus.»

Au large je poussai le volet, quand, avec maints enjouement et agitation d'ailes, entra un majestueux Corbeau des saints jours de jadis. Il ne fit pas la moindre révérence, il ne s'arrêta ni n'hésita un instant : mais, avec une mine de lord ou de lady, se percha au-dessus de la porte de ma chambre – se percha sur un buste de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre – se percha – siégea et rien de plus.

Alors cet oiseau d'ébène induisant ma triste imagination au sourire, par le grave et sévère décorum de la contenance qu'il eut : «Quoique ta crête soit chue et rase, non ! dis-je, tu n'es pas pour sûr un poltron, spectral, lugubre et ancien Corbeau, errant loin du rivage de Nuit – dis-moi quel est ton nom seigneurial au rivage plutonien de Nuit ?» Le Corbeau dit : «Jamais plus».

Je m'émerveillai fort d'entendre ce disgracieux volatile s'énoncer aussi clairement, quoique sa réponse n'eût que peu de sens et peu d'à-propos ; car on ne peut s'empêcher de convenir que nul homme vivant n'eût encore l'heur de voir un oiseau au-dessus de la porte de sa chambre – un oiseau ou toute autre bête sur le buste sculpté

POÈMES ET ROMANCES

au-dessus de la porte de sa chambre avec un nom tel que : «Jamais plus».

Mais le Corbeau, perché solitairement sur ce buste placide, parla ce seul mot comme si mon âme, en ce seul mot, il la répandait. Je ne proférai donc rien de plus : il n'agita donc pas de plume – jusqu'à ce que je fis à peine davantage que marmotter : «D'autres amis déjà ont pris leur vol – demain il me laissera, comme mes Espérances déjà ont pris leur vol». Alors l'oiseau dit : «Jamais plus».

Tressaillant au calme rompu par une réplique si bien parlée : «Sans doute, dis-je, ce qu'il profère est tout son fonds et son bagage, pris à quelque malheureux maître que l'impitoyable Désastre suivit de près et de très près suivit jusqu'à ce que ses chansons comportassent un unique refrain ; jusqu'à ce que les chants funèbres de son Espérance comportassent le mélancolique refrain de : «Jamais – jamais plus».

Le Corbeau induisant toute ma triste âme encore au sourire, je roulai soudain un siège à coussins en face de l'oiseau et du buste et de la porte ; et m'enfonçant dans le velours, je me pris à enchaîner songerie et songerie, pensant à ce que cet augural oiseau de jadis – à ce que ce sombre, disgracieux, sinistre, maigre et augural oiseau de jadis signifiait en croassant : «Jamais plus».

Cela, je m'assis occupé à le conjecturer, mais n'adressant pas une syllabe à l'oiseau dont les yeux de feu brûlaient, maintenant, au fond de mon sein ; cela et plus encore, je m'assis pour le deviner, ma tête reposant à l'aise sur la housse de velours des coussins que dévorait la lumière de la lampe, housse violette de velours dévoré par la lumière de la lampe qu'*Elle* ne pressera plus, ah ! jamais plus.

L'air, me sembla-t-il, devint alors plus dense, parfumé selon un encensoir invisible balancé par les Séraphins dont le pied, dans sa chu-

POÈMES ET ROMANCES

te, tintait sur l'étoffe du parquet. «Miséérable! m'écriai-je, ton Dieu t'a prêté – il t'a envoyé, par ses anges, le répit – le répit et le népenthès dans ta mémoire de Lénore! Bois! oh! bois ce bon népenthès et oublie cette Lénore perdue!» Le Corbeau dit: «Jamais plus!»

«Prophète, dis-je, être de malheur! prophète, oui, oiseau ou démon! Que si le Tentateur t'envoya ou la tempête t'échoua vers ces bords, désolé et encore tout indompté, vers cette déserte terre enchantée – vers ce logis par l'horreur hanté: dis-moi véritablement, je t'implore! y a-t-il du baume en Judée? – dis-moi, je t'implore.» Le Corbeau dit: «Jamais plus!»

«Prophète, dis-je, être de malheur! prophète, oui, oiseau ou démon! Par les cieus sur nous épars, – et le Dieu que nous adorons tous deux – dis à cette âme de chagrin chargée, si dans le distant Éden, elle doit embrasser une jeune fille sanctifiée que les anges nomment Lénore – embrasser une rare et rayonnante jeune fille que les anges nomment Lénore.» Le Corbeau dit: «Jamais plus!»

«Que ce mot soit le signal de notre séparation, oiseau ou malin esprit», hurlai-je, en me dressant. «Reculer en la tempête et le rivage plutonien de Nuit! Ne laisse pas une plume noire ici comme un gage du mensonge qu'a proféré ton âme. Laisse inviolé mon abandon! quitte le buste au-dessus de ma porte! ôte ton bec de mon cœur et jette ta forme loin de ma porte!» Le Corbeau dit: «Jamais plus!»

Et le Corbeau, sans voleter, siège encore – siège encore sur le buste pallide de Pallas, juste au-dessus de la porte de ma chambre, et ses yeux ont toute la semblance des yeux d'un démon qui rêve, et la lumière de la lampe ruisselant sur lui, projette son ombre à terre: et mon âme, de cette ombre qui gît flottante à terre, ne s'élèvera – jamais plus!

POÈMES ET ROMANCES

STANCES À HÉLÈNE

Hélène, ta beauté est pour moi comme ces barques nicéennes d'autrefois qui, sur une mer parfumée, portaient doucement le défait et le las voyageur à son rivage natal.

Par des mers désespérées longtemps coutumier d'errer, ta chevelure hyacinthe, ton classique visage, tes airs de Naïade m'ont ramené ainsi que chez moi à la gloire qui fut la Grèce, à la grandeur qui fut Rome.

Là! dans cette niche splendide d'une croisée, c'est bien comme une statue que je te vois apparaître, la lampe d'agate en la main, ah! Psyché! de ces régions issue qui sont terre sainte.

POÈMES ET ROMANCES

LE PALAIS HANTÉ

Dans la plus verte de nos vallées par de bons anges occupée, jadis un beau palais majestueux, rayonnant palais! – dressait le front. Dans les domaines du monarque Pensée – c'était là, son site: jamais Séraphin ne déploya de plumes sur une construction à moitié aussi belle.

Les bannières claires, glorieuses, d'or, sur son toit, se versaient et flottaient (ceci – tout ceci – dans un vieux temps d'autrefois) et, tout vent aimable qui badinait dans la douce journée le long des remparts empanachés et blanchissants: ailée, une odeur s'en venait.

Les étrangers à cette heureuse vallée, à travers deux fenêtres lumineuses, regardaient des esprits musicalement se mouvoir aux lois d'un luth bien accordé, tout autour d'un trône: où siégeant (Porphyrogénète!) dans un apparat à sa gloire adapté, le maître du royaume se voyait.

Et tout de perle et de rubis éclatante était la porte du beau palais, à travers laquelle venait par flots, par flots, par flots et étincelant toujours, une troupe d'Échos dont le doux devoir n'était que de chanter, avec des voix d'une beauté insurpassable, l'esprit et la sagesse de leur roi.

Mais des êtres de malheur aux robes chagrines assaillirent la haute condition du monarque (ah! notre deuil: car jamais lendemain ne fera luire d'aube sur ce désolé!) et, tout autour de sa maison, la gloire

POÈMES ET ROMANCES

qui s'empourprait et fleurissait n'est qu'une histoire obscurément rappelée des vieux temps ensevelis.

Et les voyageurs, maintenant, dans la vallée, voient par les rougeâtres fenêtres de vastes formes qui s'agitent, fantastiquement, sur une mélodie discordante, tandis qu'à travers la porte, pâle, une hideuse foule se rue à tout jamais, qui rit – mais ne sourit plus.

POÈMES ET ROMANCES

EULALIE

J'habitais seul un monde de plaintes, et mon âme était une onde stagnante, avant que la claire et gentille Eulalie devînt ma rougissante épousee – avant qu'avec les cheveux dorés la jeune Eulalie devînt ma souriante épousee.

Ah! non – moins brillantes, les étoiles de la nuit que les yeux de la radieuse fille! et jamais flocon que la vapeur peut faire avec les teintes pourpre et de nacre de la lune, ne peut valoir en la modeste Eulalie la plus négligée de ses tresses – ne peut se comparer en Eulalie les yeux brillants à la plus humble et la plus insoucieuse de ses tresses.

Maintenant, le Doute, – maintenant la Peine, ne reviennent pas, car mon âme me donne soupir pour soupir; et, tout le long du jour, luit, brillante et forte, Astarté dans le ciel, pendant que toujours sur elle la chère Eulalie lève son œil de jeune femme – pendant que toujours sur elle la jeune Eulalie lève les violettes de son œil.

POÈMES ET ROMANCES

LE VER VAINQUEUR

Voyez! c'est nuit de gala dans ces derniers ans solitaires! Une multitude d'anges en ailes, parée du voile et noyée de pleurs, siège dans un théâtre, pour voir un spectacle d'espoir et de craintes, tandis que l'orchestre soupire par intervalles la musique des sphères.

Des mimes avec la forme du Dieu d'en haut chuchotent et marmottent bas, et se jettent ici ou là – pures marionnettes qui vont et viennent au commandement de vastes choses informes lesquelles transportent la scène de côté et d'autre, secouant de leurs ailes de Condor l'invisible Malheur.

Ce drame bigarré – oh! pour sûr, on ne l'oubliera! avec son Fantôme à jamais pourchassé par une foule qui ne le saisit pas, à travers un cercle qui revient toujours à une seule et même place; et beaucoup de Folie et plus de Pêché et d'Horreur font l'âme de l'intrigue.

Éteintes! – éteintes sont les lumières – toutes éteintes! et, par-dessus chaque forme frissonnante, le rideau, mortuaire drap, descend avec un fracas de tempête, et les anges, pallides tous et blêmes, se levant, se dévoilant, affirment que la pièce est la tragédie, *L'Homme* et son héros, le Ver vainqueur.

Mais voyez, parmi la cohue des mimes, faire intrusion une forme rampante! quelque chose de rouge sang qui sort en se tordant, de la solitude scénique! – se tordant – se tordant: avec de mortelles an-

POÈMES ET ROMANCES

goisses, les mimes deviennent sa proie et les Séraphins sanglotent de ces dents d'un ver imbues de la pourpre humaine.

POÈMES ET ROMANCES

ULALUME

Les cieux, ils étaient de cendre et graves ; les feuilles, elles étaient crispées et mornes – les feuilles, elles étaient périssables et mornes. C'était nuit en le solitaire Octobre de ma plus immémoriale année. C'était fort près de l'obscur lac d'Auber, dans la brumeuse moyenne région de Weir – c'était là, près de l'humide marais d'Auber, dans le bois hanté par les goules de Weir.

Ici, une fois, à travers une allée titanique de cyprès j'errais avec mon âme ; – une allée de cyprès avec Psyché, mon âme. C'était aux jours où mon cœur était volcanique comme les rivières scoriaques qui roulent – comme les laves qui roulent instablement leurs sulfureux courants en bas de l'Yanek, dans les climats extrêmes du pôle – qui gémissent tandis qu'elles roulent en bas du mont Yanek dans les régions du pôle boréal.

Notre entretien avait été sérieux et grave : mais nos pensées, elles étaient paralysées et mornes, nos souvenirs étaient traîtres et mornes – car nous ne savions pas que le mois était Octobre et nous ne remarquions pas la nuit de l'année (ah ! nuit de toutes les nuits de l'année !) ; nous n'observions pas l'obscur lac d'Auber, – bien qu'une fois nous ayons voyagé par là, – nous ne nous rappelions pas l'humide marais d'Auber, ni le pays de bois hanté par les goules de Weir.

Et maintenant, comme la nuit vieillissait et que le cadran des étoiles indiquait le matin, – à la fin de notre sentier un liquide et nébuleux éclat vint à naître, hors duquel un miraculeux croissant se leva

POÈMES ET ROMANCES

avec une double corne – le croissant diamanté d’Astarté distinct avec sa double corne.

Et je dis : «Elle est plus tiède que Diane ; elle roule à travers un éther de soupirs : elle jubile dans une région de soupirs, – elle a vu que les larmes ne sont pas sèches sur ces joues où le ver ne meurt jamais et elle est venue, passé les étoiles du Lion, pour nous désigner le sentier vers les cieux – vers la léthéenne paix des cieux : –jusque-là venue en dépit du Lion, pour resplendir sur nous de ses yeux brillants – jusque-là venue à travers l’ancre du Lion, avec l’amour dans ses yeux lumineux.

Mais Psyché, élevant son doigt, dit : «Tristement, de cette étoile je me défie, – de sa pâleur, étrangement, je me défie. Oh ! hâte-toi ! Oh ! ne nous attardons pas ! Oh ! fuis – et fuyons, il le faut.» Elle parla dans la terreur, laissant s’abattre ses plumes jusqu’à ce que ses ailes traînassent en la poussière – jusqu’à ce qu’elles traînèrent tristement dans la poussière.

Je répliquai : «Ce n’est rien que songe : continuons par cette vacillante lumière ! baignons-nous dans cette cristalline lumière ! Sa splendeur sibylline rayonne d’espoir et de beauté, cette nuit : – vois, elle va, vibrante, au haut du ciel à travers la nuit ! Ah ! nous pouvons, saufs, nous fier à sa lueur et être sûrs qu’elle nous conduira bien, – nous pouvons, saufs, nous fier à une lueur qui ne sait que nous guider à bien, puisqu’elle va, vibrante au haut des cieux à travers la nuit.»

Ainsi je pacifiai Psyché et la baisai, et tentai de la ravir à cet assombrissement, et vainquis ses scrupules et son assombrissement ; et nous allâmes à la fin de l’allée, où nous fûmes arrêtés par la porte d’une tombe ; par la porte, avec sa légende, d’une tombe, et je dis : «Qu’y a-t-il d’écrit, douce sœur, sur la porte, avec une légende, de cette tombe ?» Elle répliqua : «Ulalume ! Ulalume ! C’est le caveau de ta morte Ulalume !»

POÈMES ET ROMANCES

Alors mon cœur devint de cendre et grave, comme les feuilles qui étaient crispées et mornes, – comme les feuilles qui étaient périssables et mornes, et je m'écriai: «Ce fut sûrement en Octobre, dans cette même nuit de l'année dernière, que je voyageai – je voyageai par ici – que j'apportai un fardeau redoutable jusqu'ici: – dans cette nuit entre toutes les nuits de l'année, ah! quel démon m'a tenté vers ces lieux. Je connais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber – cette brumeuse moyenne région de Weir. Je connais bien, maintenant, cet obscur lac d'Auber – cette brumeuse moyenne région de Weir; je connais bien, maintenant, cet humide marais d'Auber, et ces pays de bois hantés par les goules de Weir!»

POÈMES ET ROMANCES

UN RÊVE DANS UN RÊVE

Tiens ! ce baiser sur ton front ! et, à l'heure où je te quitte, oui, bien haut, que je te l'avoue : tu n'as pas tort, toi qui juges que mes jours ont été un rêve ; et si l'espoir s'est enfui en une nuit ou en un jour – dans une vision ou aucune, n'en est-il pour cela pas moins PASSÉ ? Tout ce que nous voyons ou paraissions, n'est qu'un rêve dans un rêve.

Je reste en la rumeur d'un rivage par le flot tourmenté et tiens dans la main des grains du sable d'or – bien peu ! encore comme ils glissent à travers mes doigts à l'abîme, pendant que je pleure – pendant que je pleure ! O Dieu ! ne puis-je les serrer d'une étreinte plus sûre ? O Dieu ! ne puis-je en sauver un de la vague impitoyable ? TOUT ce que nous voyons ou paraissions, n'est-il qu'un rêve dans un rêve ?

POÈMES ET ROMANCES

A QUELQU'UN AU PARADIS

Tu étais pour moi, amour, tout ce vers quoi mon âme languissait
– une île verte en mer, amour, une fontaine et un autel enguirlandés
tout de féeriques fruits et de fleurs, et toutes les fleurs à moi.

Ah! rêve trop brillant pour durer – ah! espoir comme une étoile
qui ne te levas que pour te voiler. Une voix, du fond du Futur crie :
« Va! – va! » – mais sur le Passé (obscur gouffre) mon esprit, planant,
est muet, consterné, immobile!

POÈMES ET ROMANCES

BALLADE DE NOCES

L'anneau est à mon doigt, et la couronne à mon front; une profusion de satins et de bijoux est à mes ordres – et je suis heureuse maintenant.

Et, mon Seigneur, il m'aime bien; – mais quand il exhala son vœu, je sentis mon cœur se gonfler – car les mots sonnèrent comme un glas et la voix semblait *la sienne*, à celui qui tomba – dans la bataille au fond de la vallée, et qui est heureux maintenant.

Mais il parla de façon à me rassurer, et il baisa mon front pâle; lorsqu'une rêverie survint et me porta au cimetière, et je soupirai, devant moi le voyant mort, d'Elormie: «Oh! je suis heureuse maintenant!»

Comme cela, furent prononcées les paroles, comme cela fut préféré le vœu; et, quoique je manque à ma foi et quoique le cœur me manque, regardez le gage d'or qui prouve que je suis heureuse maintenant.

Plaise à Dieu que je m'éveille! car je ne sais pas ce que je rêve, et mon âme est douloureusement ébranlée de la crainte qu'il y ait un mauvais pas de fait, de peur que le mort qui est délaissé ne soit pas heureux maintenant.

LÉNORE

Ah! brisée est la coupe d'or! l'esprit à jamais envolé! Que sonne le glas! – une âme sanctifiée flotte sur le fleuve Stygien; et toi, Guy de Vere, n'as-tu de larmes? pleure maintenant ou jamais plus! Vois! sur cette morne et rigide bière, gît ton amour Lénore! Allons! que l'office mortuaire se lise, le chant funèbre se chante! Une antienne pour la morte la plus royale qui jamais soit morte si jeune! une psalmodie pour elle, deux fois morte parce qu'elle est morte si jeune!

«Misérables! vous l'aimiez pour sa richesse et la haïssiez pour son orgueil, et quand sa santé chancela, vous la bénissiez – parce qu'elle mourait. Comment donc le rituel sera-t-il lu? – Le requiem, chanté par vous, par toi, l'œil mauvais: par toi, la langue infamante, qui avez causé la mort de l'innocence qui est morte si jeune!»

«– Peccavimus; mais ne délire pas de la sorte! et qu'un chant du sabbat monte à Dieu si solennellement que la morte ne sente de mal! La suave Lénore a «pris les devants» avec l'espoir qui volait à côté, te laissant dans l'égarément à cause de cette chère enfant qui aurait été ton épousee – elle la belle et de grand air qui maintenant gît si profondément, la vie sur sa blonde chevelure, mais pas dans les yeux – la vie là encore, sur la chevelure – la mort aux yeux.»

«Arrière! ce soir j'ai le cœur léger. Je n'entonnerai de chant mortuaire, mais soutiendrai, dans son vol, l'ange par un Péan des vieux jours! Que ne tinte de glas! de peur que son âme suave, parmi sa religieuse allégresse, n'en saisisse la note, comme Elle plane sur la

POÈMES ET ROMANCES

Terre maudite. Vers les amis d'en haut, aux démons d'en bas le fantôme indigné s'arrache – à l'Enfer, vers une haute condition au loin dans les Cieux – aux pleurs et aux plaintes, vers un trône d'or à côté du Roi des Cieux.»

POÈMES ET ROMANCES

ANNABEL LEE

Il y a mainte et mainte année, dans un royaume près de la mer, vivait une jeune fille, que vous pouvez connaître par son nom d'ANNABEL LEE: et cette jeune fille ne vivait avec aucune autre pensée que d'aimer et d'être aimée de moi.

J'étais un enfant, et *elle* était un enfant, dans ce royaume près de la mer; mais nous nous aimions d'un amour qui était plus que l'amour, – moi et mon ANNABEL LEE; d'un amour que les Séraphins ailés des cieux convoitaient, à elle et à moi.

Et ce fut la raison que, il y a longtemps, – un vent souffla d'un nuage, glaçant ma belle ANNABEL LEE; de sorte que ses proches de haute lignée vinrent, et me l'enlevèrent, pour l'enfermer dans un sépulcre, en ce royaume près de la mer.

Les anges, pas à moitié si heureux aux cieux, vinrent, nous enviant elle et moi – Oui! ce fut la raison (comme tous les hommes le savent dans ce royaume près de la mer) pourquoi le vent sortit du nuage la nuit, glaçant et tuant mon ANNABEL LEE.

Car la lune jamais ne rayonne sans m'apporter des songes de la belle ANNABEL LEE; et les étoiles jamais ne se lèvent que je ne sente les brillants yeux de la belle ANNABEL LEE; et ainsi, toute l'heure de la nuit, je repose à côté de ma chérie, – de ma chérie, – ma vie et mon épousée, dans ce sépulcre près de la mer, dans sa tombe près de la bruyante mer.

POÈMES ET ROMANCES

Mais, pour notre amour, il était plus fort de tout un monde que l'amour de ceux plus âgés que nous ; – de plusieurs de tout un monde plus sages que nous, – et ni les anges là-haut dans les cieux, – ni les démons sous la mer ne peuvent jamais disjoindre mon âme de l'âme de la très belle ANNABEL LEE.

LA DORMEUSE

A minuit, au mois de Juin, je suis sous la lune mystique : une vapeur opiacée, obscure, humide, s'exhale hors de son contour d'or et, doucement se distillant, goutte à goutte, sur le tranquille sommet de la montagne, glisse, avec assoupissement et musique, parmi l'universelle vallée. Le romarin salue la tombe, le lys flotte sur la vague ; enveloppant de brume son sein, la ruine se tasse dans le repos : comparable au Léthé, voyez ! le lac semble goûter un sommeil conscient et, pour le monde, ne s'éveillerait. Toute Beauté dort : et repose, sa croisée ouverte au ciel, Irène avec ses Destinées.

Oh ! dame brillante, vraiment est-ce bien, cette fenêtre ouverte à la nuit ? Les airs folâtres se laissent choir du haut de l'arbre rieusement par la persienne ; les airs incorporels, troupe magique, voltigent au dedans et au dehors de la chambre, et agitent les rideaux du baldaquin si brusquement – si terriblement – au-dessus des closes paupières frangées où ton âme en le somme gît cachée, que, le long du plancher et en bas du mur, comme des fantômes, s'élève et descend l'ombre. Oh ! dame aimée, n'as-tu pas peur ? Pourquoi ou à quoi rêves-tu maintenant ici ? Sûr, tu es venue de par les mers du loin, merveille pour les arbres de ces jardins. Étrange est ta pâleur ! étrange est ta toilette ! étrange par-dessus tout ta longueur de cheveux, et tout ce solennel silence !

La dame dort ! oh ! puisse son sommeil, qui se prolonge, de même être profond. Le Ciel la tienne en sa garde sacrée. La salle changée en une plus sainte, ce lit en un plus mélancolique, je prie Dieu qu'elle

POÈMES ET ROMANCES

gise à jamais sans que s'ouvre son œil, pendant qu'errent les fantômes aux plis obscurs.

Mon amour, elle dort! oh! puisse son sommeil, comme il est continu, de même être profond. Que doucement autour d'elle rampent les vers! Loin dans la forêt, obscure et vieille, que s'ouvre pour elle quelque haut caveau – quelque caveau qui souvent a fermé les ailes noires de ses oscillants panneaux, triomphal, sur les tentures armoriées des funérailles de sa grande famille – quelque sépulcre, écarté, solitaire, contre le portail duquel elle a lancé, dans sa jeunesse, mainte pierre oisive – quelque tombe hors de la porte retentissante de laquelle elle ne fera plus sortir jamais d'écho, frissonnante de penser, pauvre enfant de péché! que c'étaient les morts qui gémissaient à l'intérieur.

POÈMES ET ROMANCES

LES CLOCHES

Entendez les traîneaux à cloches – cloches d’argent! Quel monde d’amusement annonce leur mélodie! Comme elle tinte, tinte, tinte, dans le glacial air de nuit! tandis que les astres qui étincellent sur tout le ciel semblent cligner, avec cristalline délice, de l’œil: allant, elle, d’accord (*d’accord, d’accord*) en une sorte de rythme runique, avec la «tintinnabulisation» qui surgit si musicalement des cloches (*des cloches, cloches, cloches, cloches, cloches, cloches*): du cliquetis et du tintement des cloches.

Entendez les mûres cloches nuptiales, cloches d’or! Quel monde de bonheur annonce leur harmonie! à travers l’air de nuit embaumé, comme elles sonnent partout leur délice! Hors des notes d’or fondues, toutes ensemble, quelle liquide chanson flotte pour la tourterelle, qui écoute tandis qu’elle couve de son amour la lune! Oh! des sonores cellules quel jaillissement d’euphonie sourd volumineusement! qu’il s’enfle, qu’il demeure parmi le Futur! qu’il dit le ravissement qui porte au branle et à la sonnerie des cloches (*cloches, cloches – des cloches, cloches, cloches, cloches*), au rythme et au carillon des cloches!

Entendez les bruyantes cloches d’alarme – cloches de bronze! Quelle histoire de terreur dit maintenant leur turbulence! Dans l’oreille saisie de la nuit comme elles crient leur effroi! Trop terrifiées pour parler, elles peuvent seulement s’écrier hors de ton, dans une clameur d’appel à merci du feu, dans une remontrance au feu sourd et frénétique bondissant plus haut (*plus haut, plus haut*), avec un désespéré désir ou une recherche résolue, maintenant, de maintenant

POÈMES ET ROMANCES

siéger, ou jamais, aux côtés de la lune à la face pâle. Oh! les cloches (*cloches, cloches*), quelle histoire dit leur terreur – de Désespoir! Qu'elles frappent et choquent, et rugissent! Quelle horreur elles versent sur le sein de l'air palpitant! encore l'ouïe sait-elle, pleinement, par le tintouin et le vacarme, comment tourbillonne et s'épanche le danger; encore l'ouïe dit-elle, distinctement, dans le vacarme et la querelle, comment s'abat ou s'enfle le danger, à l'abattement ou à l'enflure dans la colère des cloches, dans la clameur et l'éclat des cloches!

Entendez le glas des cloches – cloches de fer! quel monde de pensée solennelle comporte leur monodie! Dans le silence de la nuit que nous frémissons de l'effroi! à la mélancolique menace de leur ton. Car chaque son qui flotte, hors la rouille en leur gorge – est un gémissement. Et le peuple – le peuple – ceux qui demeurent haut dans le clocher, tout seuls, qui sonnait (*sonnant, sonnant*) dans cette monotonie voilée, sentent une gloire à ainsi rouler sur le cœur humain une pierre – ils ne sont ni homme ni femme – ils ne sont ni brute ni humain – ils sont des Goules: et leur roi, ce l'est, qui sonne; et il roule (*roule – roule*), roule un Péan hors des cloches! Et son sein content se gonfle de ce Péan des cloches! et il danse, et il danse, et il hurle: allant d'accord (*d'accord, d'accord*) en une sorte de rythme runique, avec le tressaut des cloches – (*des cloches, cloches, cloches*), avec le sanglot des cloches; allant d'accord (*d'accord, d'accord*) dans le glas (*le glas, le glas*) en un heureux rythme runique, avec le roulis des cloches – (*des cloches, cloches, cloches*), avec la sonnerie des cloches – (*des cloches, cloches, cloches, cloches, cloches – cloches, cloches, cloches*) – le geignement et le gémissement des cloches.

POÈMES ET ROMANCES

ISRAFEL

Dans le ciel habite un esprit «dont les fibres du cœur font un luth». Nul ne chante si étrangement bien – que l'ange Israfel, et les étoiles irrésolues (au dire des légendes) cessant leurs hymnes, se prennent au charme de sa voix, muettes toutes.

Vacillante et lointaine à sa plus haute heure, la lune énamourée rougit de passion; alors, pour écouter, la vermeille clarté, ainsi que les rapides Pléiades, elles-mêmes, toutes les sept, fait une pause dans les Cieux.

Ils disent (le cœur étoilé et tout ce qui écoute là) que la flamme d'Israfel doit à cette lyre, avec quoi il siège et chante, le frémissement de vie qui se prolonge sur ces cordes extraordinaires.

Mais cet ange a foulé le firmament, où de profondes pensées sont un devoir – où l'Amour est un dieu dans sa force – où les œillades des houris possèdent toute la beauté que l'on adore dans une étoile.

Voilà pourquoi tu n'as pas tort, Israfel, que ne satisfait pas un chant impossible; à toi appartiennent les lauriers, ô Barde le meilleur, étant le plus sage! Vis joyeusement et longtemps! et longtemps!

Les célestes extases d'en-haut, certes, vont bien à tes brûlantes mesures; ta peine, ta joie, ta haine, ton amour, à la ferveur de ton luth – les étoiles peuvent être muettes.

POÈMES ET ROMANCES

Oui, le ciel est à toi, mais chez nous est un monde de douceurs et d'amertumes ; nos fleurs sont simplement – des fleurs ; et l'ombre de ta félicité parfaite est le sommeil de la nôtre.

Si je pouvais habiter où Israfel habite, il se pourrait qu'il ne chantât pas si étrangement bien une mélodie mortelle ; tandis qu'une note plus forte que celle-ci peut-être roulerait de ma lyre dans le Ciel.

POÈMES ET ROMANCES

TERRE DE SONGE

Par une sombre route déserte, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir debout règne, je ne suis arrivé en ces terres-ci que nouvellement d'une extrême et vague Thulé – d'un étrange et fatidique climat qui gît, sublime, hors de l'ESPACE, hors du TEMPS.

Insondables vallées et flots interminables, vides et souterrains et bois de Titans avec des formes qu'aucun homme ne peut découvrir à cause des rosées qui perlent au-dessus ; montagnes tombant à jamais dans des mers sans nul rivage ; mers qui inquiètement aspirent, y surgissant, aux cieux en feu ; lacs qui débordent incessamment de leurs eaux calmes, – calmes et glacées de la neige des lys inclinés.

Par les lacs qui ainsi débordent de leurs eaux solitaires, solitaires et mortes – leurs eaux tristes, tristes et glacées de la neige des lys inclinés – par les montagnes – par les bois gris – par le marécage où s'installent le crapaud et le lézard – par les flaques et étangs lugubres – où habitent les Goules – en chaque lieu le plus décrié – dans chaque coin le plus mélancolique : partout le voyageur rencontre effarées, les Réminiscences drapées du Passé – formes ensevelies qui reculent et soupirent quand elles passent près du promeneur, formes aux plis blancs d'amis rendus il y a longtemps, par l'agonie, à la Terre – et au Ciel.

Pour le cœur dont les maux sont Légion, c'est une pacifique et calmante Région. – Pour l'esprit qui marche parmi l'ombre, c'est – oh !

POÈMES ET ROMANCES

c'est Eldorado! Mais le voyageur, lui, qui voyage au travers, ne peut – n'ose pas la considérer ouvertement. Jamais ses mystères ne s'exposent au faible œil humain qui ne s'est pas fermé; ainsi le veut son Roi, qui a défendu d'y lever la paupière frangée; et aussi l'âme en peine qui y passe, ne la contemple qu'à travers des glaces obscurcies.

Par une sombre route nue, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir debout règne, j'ai erré avant de ne revenir que récemment de cette extrême et vague Thulé.

A HÉLÈNE

Je te vis une fois – une seule fois – il y a des années : combien, je ne le dois pas dire, mais peu. C'était un minuit de juillet : et hors du plein orbe d'une lune qui, comme ton âme même s'élevant, se frayait un chemin précipité au haut du ciel, tombait de soie et argenté un voile de lumière, avec quiétude et chaud accablement et sommeil, sur les figures levées de mille roses qui croissaient dans un jardin enchanté, où nul vent n'osait bouger, si ce n'est sur la pointe des pieds ; – il tombait sur les figures levées de ces roses qui rendaient, en retour de la lumière d'amour, leurs odorantes âmes en une mort extatique ; – il tombait sur les figures levées de ces roses qui souriaient et mouraient en ce parterre, enchanté – par toi et par la poésie de ta présence. Tout de blanc habillée, sur un banc de violette, je te vis à demi gisante, tandis que la lune tombait sur les figures levées de ces roses, et sur la tienne même, levée, hélas ! dans le chagrin.

N'était-ce pas la destinée qui, par ce minuit de Juillet, – n'était-ce pas la destinée, dont le nom est aussi chagrin, – qui me commanda cette pause devant la grille du jardin pour respirer l'encens de ces sommeillantes roses ? Aucun pas ne s'agitait : le monde détesté tout entier dormait, excepté seulement toi et moi (oh ! cieux ! – oh ! Dieu ! comme mon cœur bat d'accoupler ces deux noms), excepté seulement toi et moi. – Je m'arrêtai, – je regardai, – et en un instant toutes choses disparurent. (Ah ! – aie en l'esprit ceci que le jardin était enchanté !) Le lustre perlé de la lune s'en alla : les bancs de mousse et le méandre des sentiers, les fleurs heureuses et les gémissants arbres ne se firent plus voir : des roses mêmes l'odeur mourut dans les bras des

POÈMES ET ROMANCES

airs adoreurs. Tout, – tout expira, sauf toi, sauf moins que toi, sauf seulement la divine lumière en tes yeux, sauf rien que l'âme en tes yeux levés. Je ne vis qu'eux; ils étaient le monde pour moi. Je ne vis qu'eux, – les vis seulement pendant des heures, – les vis seulement jusqu'alors que la lune s'en alla. Quelles terribles histoires du cœur semblèrent inscrites sur ces cristallines, célestes sphères! Quelle mer silencieusement sereine d'orgueil! Quelle ambition osée! pourtant quelle profonde, quelle insondable puissance pour l'amour!

Mais voici qu'à la fin la chère Diane plongea hors de la vue dans la couche occidentale d'un nuage de foudre: et toi, fantôme, parmi le sépulcre des arbres te glissas au loin. Tes yeux seulement demeurèrent. Ils ne voulurent pas partir; – ils ne sont jamais partis encore!

Éclairant ma route solitaire à la maison cette nuit-là, ils ne m'ont pas quitté (comme firent mes espoirs) depuis. Ils me suivent, ils me conduisent à travers les années. Ils sont mes ministres; pourtant je suis leur esclave. Leur office est d'illuminer et d'embraser; – mon devoir, d'être sauvé par leur brillante lumière, et purifié dans leur feu électrique, et sanctifié dans leur feu élyséen. Ils emplissent mon âme de beauté (qui est espoir), et sont loin, au haut des cieux, – les étoiles devant qui je m'agenouille dans les tristes, taciturnes veilles de ma nuit; tandis que, même dans le rayonnement méridien du jour, je les vois encore, – deux suaves, scintillantes Vénus, inextinguibles au soleil.

POÈMES ET ROMANCES

POUR ANNIE

Grâce au ciel! la crise – le danger est passé, et le traînant malaise loin enfin – et la fièvre appelée «Vivre» est vaincue enfin.

C'est tristesse, je le sais, que d'être dénué de ma force, et je ne meus pas un muscle, moi qui gis tout de mon long – mais n'importe! je sens que je suis mieux à la longue.

Et je reste si posément maintenant dans mon lit, qu'un spectateur pourrait s'imaginer ma mort, pourrait tressaillir au spectacle, me croyant mort.

Geignement et gémissement – le soupir, le sanglot – sont maintenant apaisés, avec cet horrible battement du cœur: ah! cet horrible, horrible battement.

Le malaise – la nausée – l'impitoyable douleur – ont cessé, avec la fièvre et sa démence au cerveau – avec la fièvre appelée «Vivre» qui brûlait dans mon cerveau.

Oh! et de toutes tortures – cette torture – la pire, s'est abattue – la terrible torture de la soif pour le fleuve bitumineux de passion maudite: – j'ai bu d'une eau qui étanche toute soif.

D'une eau qui coule avec des syllabes endormantes hors d'une source rien qu'à très peu de pieds sous terre – hors d'une caverne pas très avant située sous la terre.

POÈMES ET ROMANCES

Ah! et que jamais on ne dise – sottement – que ma chambre est obscure, ni étroit mon lit; car homme n'a jamais dormi dans un lit différent – et, pour dormir, vous aurez juste à sommeiller dans un tel lit.

Mon esprit à la Tantalé ici se repose agréablement, oubliant ou ne regrettant jamais ses roses – ses vieilles agitations de myrtes et de roses.

Car voici que, tout en gisant dans sa quiétude, il imagine une odeur plus sainte, alentour, de violettes, – une odeur de romarin, entremêlé avec les violettes – avec de la rue et les belles violettes puritaines.

Il gît ainsi, heureusement baigné – par maint songe de la constance et de la beauté d'Annie – noyé dans un bain des tresses d'Annie.

Tendrement elle m'embrassa: affectueusement me caressa, et je tombai alors doucement pour dormir sur son sein – dormir profondément à cause des cieus de son sein.

A l'extinction de la lumière, elle me couvrit chaudement et elle pria les anges de me garder de tout mal – la reine des anges de me parer de tout mal.

Et je gis si posément, maintenant, dans mon lit (connaissant son amour) que vous vous imaginez ma mort – et je demeure si satisfait, maintenant, dans mon lit (avec son amour en mon sein) que vous vous imaginez ma mort, que vous frémissiez de me regarder, me croyant mort.

Mais pour mon cœur – il est plus brillant – que toutes les multiples étoiles du ciel – car il scintille par Annie – il s'allume à la lumière de l'amour de mon Annie – à la pensée de la lumière des yeux de mon Annie.

POÈMES ET ROMANCES

SILENCE

Il y a des entités – des choses incorporelles, ayant une double vie, laquelle a pour type cette dualité qui ressort de la matière et de la lumière, manifestée par la solidité et l'ombre. Il y a un silence à double face, – mer et rivage, – corps et âme. L'un habite les endroits solitaires, nouvellement recouverts par l'herbe; des grâces solennelles, des réminiscences humaines et une science de larmes lui ôtent toute terreur: son nom est: «Non, plus!» C'est le corps du silence; ne le redoute pas! Il n'a en soi de pouvoir mauvais. Mais si quelque urgent destin (lot intempestif!) t'amène à rencontrer son ombre (elfe innommée, qui, elle, hante les régions isolées que n'a foulées nul pied d'homme), recommande ton âme à Dieu.

POÈMES ET ROMANCES

LA VALLÉE DE L'INQUIÉTUDE

Autrefois souriait un val silencieux que son monde n'habitait pas : tous étaient allés en guerre, confiant aux doux yeux des étoiles, la nuit, de veiller des hautes tours de l'azur sur les fleurs, au milieu de qui, tout le jour, le soleil vermeil demeurait paresseusement.

Maintenant, tout visiteur confessera l'instabilité de la triste vallée. Il n'y a rien d'immobile – rien sauf les airs qui accablent la magique solitude. Ah ! aucun vent ne trouble ces arbres qui palpitent comme les mers glacées autour des brumeuses Hébrides ! Ah ! aucun vent ne pousse ces nuages qui frémissent par les cieux inquiets, avec malaise, du matin au soir, au-dessus des violettes qui sont là par myriades de types de l'œil humain – au-dessus des lys qui ondulent et pleurent sur une tombe sans nom. Ils ondulent : – de leurs odorants sommets d'éternelles rosées tombent par gouttes. Ils pleurent : de leurs délicates tiges les pérennelles larmes descendent en pierreries.

POÈMES ET ROMANCES

LA CITÉ EN LA MER

Voyez! la Mort s'est élevé un trône, dans une étrange cité gisant seule en l'obscur Ouest; où les bons et les mauvais, les pires et les meilleurs s'en sont allés au repos éternel. Chapelles et palais et tours (par le temps rongées, des tours, qui ne tremblent pas!) ne ressemblent à rien qui soit chez nous. A l'entour, par le soulèvement du vent oubliées, avec résignation gisent sous les cieus les mélancoliques eaux.

Nul rayon, du ciel sacré ne provient, sur les longues heures de nuit de cette ville; mais une clarté sortie de la mer livide inonde les tours en silence – luit sur les faîtes au loin et de soi – sur les dômes, sur les résidences royales – sur les temples – sur des murs comme à Babylone – sur la désuétude ombragée de vieux bosquets d'ifs sculptés et de fleurs de pierre – sur mainte et mainte merveilleuse chapelle dont les frises contournées enlacent avec des violes la violette et la vigne. Avec résignation sous les cieus gisent les mélancoliques eaux. Tant se confondent ombres et tourelles, que tout semble suspendu dans l'air: tandis que d'une fière tour de la ville, la Mort plonge, gigantesque, le regard.

Là, des temples ouverts et des tombes béantes bâillent au niveau des lumineuses vagues; mais ni la richesse qui gît en l'œil de diamant de chaque idole, ni les morts gaîment de bijoux parés ne tentent les eaux hors de leur lit, car aucune lame ne s'enroule, hélas! le long de cette solitude de verre – aucun gonflement ne raconte qu'il peut être des vents sur quelque mer plus heureuse du loin – aucune houle ne

POÈMES ET ROMANCES

suggère que des vents ont été sur des mers d'une moins hideuse sérénité.

Mais voici! un branle est dans l'air: la vague – il y a mouvement. Comme si les tours avaient repoussé, en sombrant doucement, l'onde morne – comme si les faîtes avaient alors faiblement fait le vide dans les cieux figés. Les vagues ont à présent une lueur plus rouge, les heures respirent sourdes et faibles – et quand, parmi des gémissements autres que de la terre – très bas – très bas – cette ville hors d'ici s'établira, l'Enfer, se levant de mille trônes, lui rendra hommage.

ROMANCES
ET VERS D'ALBUM

POÈMES ET ROMANCES

LA ROMANCE

La Romance, qui se plaît à saluer et à chanter, l'aile ployée, parmi les feuilles vertes secouées au loin dans quelque lac ombreux, a été pour moi un perroquet colorié — oiseau fort familier; — m'a montré l'alphabet, et à balbutier mes toutes premières paroles quand j'étais dans le bois farouche, enfant à l'œil sagace.

Condors (maintenant) des ans éternels ébranlent à ce point les hauteurs de l'air avec un tumulte de foudre, que je n'ai plus de temps pour des soins ardents, les yeux fixes sur l'inquiet ciel. Et, quand une heure aux ailes plus calmes étend sa plume sur mon esprit — passer ce peu de temps avec la lyre et le rythme (choses défendues!) mon cœur s'en ferait un crime, à moins qu'il n'ait frémi à l'unisson des cordes.

POÈMES ET ROMANCES

ELDORADO

Gaiement accoutré, un galant chevalier, au soleil et par les ténèbres, avait longtemps voyagé, chantant une chanson, à la recherche de l'Eldorado.

Mais il se fit vieux, ce chevalier si hardi, et sur son cœur le soir tomba, comme il ne trouvait aucun endroit de la terre qui ressemblât à l'Eldorado.

Et, quand sa force défaillit à la longue, il rencontra une ombre pèlerine. – «Ombre, dit-il, où peut être cette terre d'Eldorado?»

– «Par delà les montagnes de la lune, et au fond de la vallée de l'ombre, chevauche hardiment, répondit l'ombre, – si tu cherches l'Eldorado.»

POÈMES ET ROMANCES

UN RÊVE

En des visions de la sombre nuit, j'ai bien rêvé de joie défunte,
– mais voici qu'un rêve, tout éveillé, de joie et de lumière m'a laissé
le cœur brisé.

Ah! qu'est-ce qui n'est pas un rêve le jour, pour celui dont les yeux
portent sur les choses d'alentour un éclat retourné au passé?

Ce rêve béni, ce rêve béni, pendant que le monde entier grondait,
m'a réjoui comme un rayon cher guidant un esprit solitaire.

Oui, quoique cette lumière, dans l'orage et la nuit, tremblât com-
me de loin; que pouvait-il y avoir, brillant avec plus de pureté, sous
l'astre de jour de Vérité!

POÈMES ET ROMANCES

STANCES

La journée la plus heureuse, l'heure la plus heureuse, mon cœur atteint et fané l'a connue. – Le plus haut espoir d'orgueil et de forces, je sens qu'il est passé.

De forces! dis-je? oui! je me le figure, mais il y a longtemps que c'est évanoui; hélas! les visions de la jeunesse ont été, qu'elles furent!

Orgueil, qu'ai-je maintenant à faire avec toi! Un autre front peut bien hériter du poison que tu m'as versé: sois tranquille, mon esprit.

Le jour le plus heureux, l'heure la plus heureuse que verront mes yeux, sont vus déjà. Le regard le plus brillant vers l'orgueil et la puissance, je le sens, il a eu lieu:

Mais que cet espoir d'orgueil et de forces s'offrît maintenant avec la peine alors sentie; cette heure très brillante, je ne voudrais la revivre.

A son aile s'alliait de l'ombre et, quand elle a volé, tomba une essence, puissante – pour détruire une âme qui la savait.

FÉERIE

Noir val – et cours d'eau ombreux – et bois pareils à des nuages, dont on ne peut découvrir les formes, à cause des larmes qui s'égouttent partout – là croissent et décroissent d'énormes lunes – encore – encore – encore à tout moment de la nuit – changeant à jamais de lieu – elles éteignent la lumière des étoiles avec l'haleine de leurs faces pâles. Vers minuit au cadran lunaire, une plus nébuleuse que le reste (d'une espèce qu'à l'épreuve elles ont trouvé être la meilleure) descend, – bas, plus bas, et son centre à la cime d'une éminence de montagnes, pendant que la vaste circonférence retombe en draperies aisées sur les hameaux, sur les résidences (partout où il peut y en avoir), sur les bois étranges – sur la mer – sur les esprits au vol – sur toute chose assoupie – et les ensevelit dans un labyrinthe de lueur. Profonde, oh! profonde alors la passion de leur sommeil. Au matin *Elles* se lèvent, et le voile lunaire prend vers les Cieux un essor, avec les tempêtes qui s'y agitent, comme... presque comme tout – ou un pâle albatros. Elles n'emploient plus cette lune aux mêmes fins que devant, *videlicet* une tente – ce que je crois extravagant: ses atomes donc se séparent en une averse, dont ces papillons de la Terre, qui cherchent les Cieux et redescendent (êtres jamais satisfaits) apportent un spécimen par leurs ailes frissonnantes.

POÈMES ET ROMANCES

LE LAC

Au printemps de mon âge ce fut mon destin de hanter de tout le vaste monde un lieu, que je ne pouvais moins aimer – si aimable était l'isolement d'un vaste lac, par un roc noir borné, et les hauts pins qui le dominaient alentour.

Mais quand la nuit avait jeté sa draperie sur le lieu comme sur tous, et que le vent mystique allait murmurer sa musique – alors – oh! alors je m'éveillais toujours à la terreur du lac isolé.

Cette terreur n'était effroi, mais tremblant délice, un sentiment que, non! mine de bijoux ne pourrait m'enseigner ou me porter à définir – ni l'Amour, quoique l'Amour fût le tien!

La mort était sous ce flot empoisonné, et dans son gouffre une tombe bien faite pour celui qui pouvait puiser là un soulas à son imagination isolée – dont l'âme solitaire pouvait faire un Éden de ce lac obscur.

POÈMES ET ROMANCES

A LA RIVIÈRE

Belle rivière! dans ton cours de cristal, clair et brillant, vagabonde eau, tu es un emblème de l'éclat de la beauté: – du cœur qui ne se cache – des détours enjoués de l'art chez la fille du vieil Alberto.

Mais qu'elle regarde dans ton flot, qui tremble soudain et respendit – alors le plus joli des ruisseaux ressemble à son adorateur; car dans un cœur, comme dans ta fuite, reste son image profonde – un cœur tremblant au rayonnement de ses yeux qui cherchent l'âme.

POÈMES ET ROMANCES

CHANSON

Je te vis le jour de tes nocés – quand te vint une brillante rougeur,
quoique autour de toi fût le bonheur, le monde tout amour devant
toi.

Et dans ton œil une lumière embrasante (laquelle pût être) fut tout
ce que sur Terre ma vue douloureuse, eut à voir de Charme.

Cette rougeur, peut-être, était-ce virginale honte (pour tel ce peut
bien passer) bien que son éclat ait soulevé une plus fougueuse flamme
dans le sein de celui, hélas !

Qui te vit ce jour de nocés, quand cette profonde rougeur te vou-
lut venir, quoique le bonheur fût autour de toi, le monde tout amour
devant toi.

POÈMES ET ROMANCES

A M. L. S.

Il n'y a pas longtemps, l'auteur de ces lignes, dans un fol orgueil d'intellectualité, maintenait «la puissance des mots» – niait que jamais pensée surgît dans le cerveau humain, supérieure à son énonciation par la langue humaine. Et maintenant, comme par une moquerie de cette jactance, deux mots – deux doux dissyllabes étrangers, musique italienne, faits seulement pour être murmurés par des anges, au clair de lune, rêvant d'«une rosée qui pend comme des liens de perles de la colline d'Hermon», – ont suscité de l'abîme de son cœur des pensées comme il ne s'en place point et qui sont l'âme de la pensée; de plus riches, de bien plus étranges, de bien plus divines visions que le séraphique harpiste Israfil même (qui a «la plus suave voix de toutes les créatures de Dieu») ne saurait prétendre énoncer. Et moi! mes charmes sont rompus: la plume tombe impuissante de ma main qui vacille. Avec ton cher nom pour texte, je ne puis, quoique commandé par toi, écrire – ne puis parler ou penser – hélas! je ne puis sentir; car ce n'est point sentir, cette immobile station sur le seuil d'or de la grille grande ouverte des rêves, à considérer, extasié, le fond de la somptueuse allée; et, frémissant de ne voir, à droite, à gauche et le long de la voie, parmi les vapeurs empourprées, tout au loin où la perspective se termine – que Toi.

POÈMES ET ROMANCES

A MA MÈRE

Parce que je sens que, là-haut, dans les Cieux, les anges l'un à l'autre se parlant bas, ne peuvent, parmi leurs termes brûlants d'amour, en trouver un d'une dévotion pareille à celui de «Mère»; en conséquence, je vous ai dès longtemps de ce nom appelée, vous qui êtes plus qu'une mère pour moi et remplissez le cœur de mon cœur, où vous installa la Mort en affranchissant l'esprit de ma Virginie. Ma mère – ma propre mère, qui mourut tôt n'était que ma mère, à moi; mais vous êtes la mère de Celle que j'ai si chèrement aimée; et m'êtes ainsi plus chère que la mère que j'ai connue, de cet infini dont ma femme était plus chère à mon âme, qu'à cette âme sa vie.

POÈMES ET ROMANCES

A M. L. S.

De tous ceux qui saluent ta présence comme le matin – de tous ceux pour qui ton absence est la nuit – le total effacement du sacré soleil dans le haut ciel, – de tous ceux qui, pleurant, te bénissent journallement à cause de l'espoir – de la vie – ah! surtout de la résurrection de la foi au fond d'eux ensevelie – cela en vérité – en vertu – en humanité, – de tous ceux, qui, sur le lit inconsacré du Désespoir gisant pour mourir, se sont soudainement levés à tes paroles murmurées doucement.

«Que la lumière soit!» – à tes paroles murmurées doucement qui eurent pour accomplissement le séraphique élan de tes yeux, – de tous ceux qui te doivent le plus – dont la gratitude de plus près ressemble au culte – oh! rappelle-toi le plus vrai – le plus fervemment dévoué, et pense que ces faibles lignes sont écrites par lui – par lui qui, comme il les trace, tressaille de penser que son esprit est en communion avec celui d'un ange.

POÈMES ET ROMANCES

A F. S. O.

Tu voudrais être aimée? Donc que ton cœur ne s'écarte de son sentier présent! Étant de tout point ce que tu es maintenant, ne sois rien de ce que tu n'es pas. Ainsi, pour le monde, tes nobles façons, ta grâce, bien plus que beauté, seront un thème sans fin de louange; à l'amour – un simple devoir.

POÈMES ET ROMANCES

A F.

Bien aimée parmi les maux pressants qui s'attourent autour de mon sentier terrestre – morne sentier, hélas! où ne croît pas même une rose solitaire, mon âme a, du moins, un soulas dans des rêves de toi, et y sait un Éden de chers repos.

Ton souvenir est pour moi comme une île enchantée au loin dans une mer tumultueuse – quelque océan vaste et libre, tressautant de tempêtes – mais où néanmoins les cieus les plus sereins sourient continuellement juste au-dessus de cette brillante île.

Je ne prends point garde que mon sort terrestre n'a presque rien de la terre, que des années d'amour ont été oubliées dans la haine d'une minute: mon deuil n'est point que les désolés mêmes ne soient plus heureux – bijou! que moi, mais que vous vous chagrinez de mon sort, moi qui suis un passant.

POÈMES ET ROMANCES

SONNET À LA SCIENCE

Science, tu es la vraie fille du vieux temps, qui changes toutes choses par ton œil scrutateur. Pourquoi fais-tu ta proie ainsi, du cœur du poète, vautour dont les ailes sont de ternes réalités? Comment t'aimerait-il? ou te jugerait-il sage, toi qui ne le laisserais point, dans la promenade de son vol, chercher un trésor en les cieux pleins de bijoux, encore qu'il y soit monté d'une aile indomptée. N'as-tu pas arraché Diane à son char? et chassé du bois l'Hamadryade qui cherche un refuge dans quelque plus heureux astre? N'as-tu pas banni de son flot la Naïade, du vert gazon l'Elfe et moi des rêves d'été sous le tamarin?

LE COLISÉE

Type de l'antique Rome! Riche reliquaire de contemplations hautes au temps léguées par des siècles ensevelis de pompe et de puissance! Enfin – enfin – après tant de jours de lassant pèlerinage fatigué et de brûlante soif (soif des sources de savoir qui gisent en toi), je m'agenouille, homme jeune et changé, dans tes ombres, et bois du fond même de mon âme ton soir, ta grandeur et ta gloire!

Vastitude! âge! et mémoire de jadis! silence! et désolation! et nuit sombre! je vous sens maintenant – je vous sens dans ma force. – O sortilèges plus sûrs que jamais roi de Judée n'en enseigna dans les jardins de Gethsémani! O charmes plus valides que la Chaldée ravie n'en soutira jamais aux tranquilles étoiles.

Ici où tomba un héros, tombe une colonne! Ici où l'aigle théâtral éclatait d'or, la brune chauve-souris fait sa veille de minuit. Ici! où des dames de Rome agitaient au vent leur chevelure dorée, maintenant s'agitent le chardon et l'ajonc. Ici! où le monarque s'inclinait sur un trône en or, glisse, comme un spectre, vers sa demeure de marbre, par la faible lumière des cornes de la lune éclairé, le silencieux et vif lézard des pierres.

Mais reste? Ces murs – ces arcades de lierre vêtues – ces plinthes croulantes – ces fûts tristes et noircis – ces entablements vagues – ces frises émiettées – ces corniches en morceaux – ce naufrage – cette ruine – ces pierres, hélas! ces pierres grises, est-ce là, de ce qui fut le fameux et colossal, tout ce qu'à la destinée et à moi ont laissé les corrosives Heures.

POÈMES ET ROMANCES

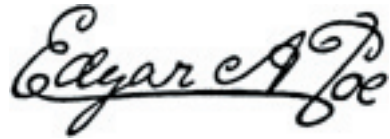
«Pas tout», me répondent les Échos – «pas tout!» Sons prophétiques et forts, montez à jamais de nous et de toute ruine, vers le sage; comme la mélodie de Memnon vers le Soleil. Nous régnons sur les cœurs des plus puissants des hommes – nous exerçons un despotique empire sur les esprits géants. Nous ne sommes pas impuissantes, nous passives pierres. Non, notre pouvoir n'est point parti – pas toute notre célébrité – pas toute la magie de notre haut renom – pas toute la merveille qui nous ceint – pas tous les mystères qui gisent en nous – pas toutes les réminiscences qui se suspendent et s'attachent à nous comme un vêtement, nous habillant d'une robe en plus que de la gloire.

POÈMES ET ROMANCES

A ZANTE

Belle île! qui de la plus belle de toutes les fleurs tires le plus aimable de tous les noms aimables, le tien, combien de réminiscences et de quelles heures radieuses! s'éveillent d'abord à ta vue et de tout ce que tu contiens! Combien de scènes et de quelle félicité disparue! Combien de pensées et de quelles espérances ensevelies! Que de visions d'une jeune fille qui n'est – plus, non, plus sur tes pentes de verdure! *Plus!* hélas; ce triste et magique mot transforme tout! tes charmes ne plairont *plus*; plus, ta mémoire. Pour un sol maudit je tiens désormais ton rivage émaillé de fleurs. O île d'Hyacinthe! O vermeille Zante! «*Isola d'oro, Fior di Levante.*»

SCOLIES



La signature ici montrée a été prise au bas d'une lettre, à cause de l'arabesque du paraphe plutôt que comme échantillon de l'écriture exquise.

Ces deux mots célèbres que lie un trait significatif tracé par la main du poète, conservent l'initiale parasite de l'autre mot: Allan. Ainsi s'appelait (on ne l'ignore) le gentleman qui adopta le rejeton d'un couple romanesque et famélique d'acteurs de théâtre, fit parade de cette enfance développant dans l'atmosphère de luxe la précocité; puis, instrument premier d'une destinée épouvantable, jeta dans la vie, nu, avec des rêves, impuissant à se débattre contre un sort nouveau, l'homme jeune qui allait devenir Edgar Poe et payer magnifiquement sa dette en menant, au sien uni, le nom d'un protecteur à l'immortalité: or, l'avenir s'y refuse.

SONNET

Extérieurement du moins et par l'hommage matériel, ce livre, achevant après un laps très long la traduction de l'œuvre d'histoires et de vers laissé par Edgar Poe, peut passer pour un monument du goût français au génie qui, à l'égal de nos maîtres les plus chers ou vénérés, chez nous exerça une influence.

Toute la génération dès l'instant où le grand Baudelaire produisit les *Contes* inoubliables, jusqu'à maintenant qu'on lira ces *Poèmes*, a songé à Poe tant, qu'il ne serait pas malsonnant, même envers les compatriotes du rêveur américain, d'affirmer qu'ici la fleur éclatante et nette de sa pensée, là-bas dépaysée d'abord, trouve un sol authentique.

POÈMES ET ROMANCES

Le sonnet envoyé par le traducteur des Poèmes, lors de l'érection à Baltimore du tombeau de Poe, et lu en cette solennité, sert de frontispice.

Citer la double version américaine est un moyen que j'ai de témoigner ma reconnaissance à deux femmes poètes, dont l'une joint son nom dans ces pages à ce qui concerne Poe, et l'autre honore par mainte production les lettres de son pays.

Imitation libre de Mrs Sarah Helen Whitman

THE TOMB OF EDGAR POE

*Even as eternity his soul reclaimed,
The poet's song ascended in a strain
So pure, the astonished age that had defamed,
Saw death transformed in that divine refrain.*

*While writhing coils of hydra-headed wrong,
Listening, and wondering at that heavenly song,
Deemed the had drunk of some / oul mixture brewed
In Circe's maddening cup, with sorcery imbued.*

*Alas! if from an alien to his clime,
No bas-relief may grace thy front sublime,
Stern block, in some obscure disaster hurled
From the rent heart of a primeval world,*

*Through storied centuries thou shalt proudly stand
In the memorial city of his land,
A silent monitor, austere and gray,
To warn the clamorous prood of harpies from their prey.*

POÈMES ET ROMANCES

Traduction de Mrs Louise Chandler Moulton

FOR THE POE MEMORIAL

*Into himself resolved by Death's great change,
The poet rouses with his clear, free tone,
His century too frightened to have known
That Death itself would praise in voice so strange.*

*'Twas like some hydra, who an Angel heard
Breathe strains too pure for tongues less pure to tell,
And thought the shining one had drunk the spell
Of some black wave, all noisome and perturbed, —*

*Oh struggle that the earth with Heaven maintains!
If my belief may not be sculptured there,
To make the tomb above the poet's dust more fair, —*

*That block which ever dark disaster stains, —
At least that granite should in future stay
Poe's old blasphemers from their evil way.*

Cet hommage aux signataires de vers rendu, mes charmantes et pieuses associées dans la manifestation si noble que fut la fête appelée le POE MEMORIAL, ou l'érection du tombeau, me voici abrité contre le soupçon que j'enveloppe des êtres d'élite dans aucun blâme.

A côté de l'Amérique que vous et moi portons haut dans notre estime (il est, hélas! comme un pays dans un pays), j'en sais une à jamais offusquée par cet éclat trop vif, Poe.

Que lui pourrait réclamer la race du prince spirituel de cet âge,

si superbement appelé aussi quelque part¹ «*un des plus grands héros littéraires*» sinon de ne l'avoir point asservie et forcée à l'admiration et enchaînée à son triomphe. Reproche étrange et pour la première fois peut-être formulé par les bouches humaines ! pas dénué de sens. Le devoir est de vaincre, et un inéluctable despotisme participe du génie. Cette force, Poe l'avait (j'en appelle à l'admiration française de ces temps qu'il a fascinée). Son tort fut simplement de n'être placé dans le milieu exact, là où l'on exige du poète qu'il impose sa puissance. L'homme, qu'il fut, souffrit toujours de cette erreur du sort ; et qui sait, – aux deux seules phases extrêmes de sa vie quand il trempa les lèvres dans une coupe mauvaise, vers le commencement et la fin, – si l'alcoolique de naissance qui tout le temps qu'il vécut ou accomplit son œuvre, si noblement se garda d'un vice héréditaire et fatal, ne l'accueillit sur le tard, pour combattre à jamais avec l'illusion latente dans le breuvage le vide d'une destinée extraordinaire niée par les circonstances ! Comme de bonne heure, victime glorieuse volontaire, il avait demandé à cette même drogue un mal que ce peut être le devoir, pour un homme, de contracter, et sa chance unique d'arriver à certaines altitudes spirituelles prescrites mais que la nation dont il est, s'avoue incapable d'atteindre par de légitimes moyens.

Arcane qui ne revêt cette précision que dans l'absolu ; et peut, cependant, répandre en la sérénité d'un peuple quelque trouble subtil.

Aussi je ne cesserai d'admirer le pratique moyen dont ces gens, incommodés par tant de mystère insoluble, à jamais émanant du coin de terre où gisait depuis un quart de siècle la dépouille abandonnée de Poe, ont, sous le couvert d'un inutile et retardataire tombeau, roulé là une pierre, immense, informe, lourde, déprécatrice, comme pour bien boucher l'endroit d'où s'exhalerait vers le ciel, ainsi qu'une peste, la juste revendication d'une existence de Poète par tous interdite.

¹ Baudelaire, *Edgar Poe, sa vie et ses œuvres* (Histoires Extraordinaires).~

POÈMES ET ROMANCES

La biographie de Poe n'est plus à faire chez nous : le suprême tableau à la Delacroix, moitié réel et moitié moral, dont Baudelaire a illustré la traduction des *Contes* (ce chef-d'œuvre d'intuition française traduit² précède une édition anglaise), hante à bon droit les mémoires. Les notes rapides qu'on va peut-être feuilleter ne traitent que de rares faits se rattachant par quelque point à la conception ou à l'exécution des poèmes : sans que j'empiète davantage sur la critique littéraire.

A qui, cependant, voudrait connaître l'existence simple ou monotone d'homme de lettres que mena véritablement le poète (dans un pays où pareil état est surtout un métier), je signale l'excellente *Vie de Poe* par Gill³, riche en détails certains ; et, introduction nécessaire aux *Contes* et aux *Poèmes* publiés à Londres, le noble Mémoire mis par ce critique sagace et loyal, John Ingram, avant la première de ses deux éditions anglaises de l'Œuvre, durables comme l'œuvre même⁴.

NOTES SUR LES POÈMES

« Ces riens sont recueillis et publiés une fois de plus en vue principalement de les soustraire aux nombreuses améliorations auxquelles ils ont été soumis en faisant à l'aventure "le tour de la presse". Je suis naturellement désireux que ce que j'ai écrit circule tel que je l'écrivis, s'il doit le faire aucunement. Pour la défense de mon propre goût,

² *The Works of Edgar Allan Poe, including the choicest of his Critical Essays, now first published in this country, with a study of his life and writings from the french of Charles Baudelaire.* London : John Camden Hotten, 74 and 75, Piccadilly.

³ *The life of Edgar Allan Poe*, by William F. Gill, illustrated (fourth edition, revised and enlarged). New-York : Widdleton. London : Chato and Windus, 1878.

⁴ *Edgar Allan Poe : his life, letters and opinions*, by John H. Ingram, with portraits of Poe and his mother. Two vol. crown 8 vo, John Hogg, 13, Paternoster Row, London, 1880.

POÈMES ET ROMANCES

néanmoins il m'incombe de dire que je ne crois pas que rien en ce volume soit, d'un grand prix pour le public, ou me fasse grand honneur. Des événements situés en dehors de toute maîtrise m'ont empêché de faire à aucune époque aucun effort sérieux dans un champ qui, en des circonstances plus heureuses, aurait été celui de mon choix. Pour moi la poésie n'a pas été un but qu'on se propose, mais une passion; et il faut traiter les passions avec le plus grand respect; elles ne doivent pas, elles ne peuvent pas être suscitées à volonté, dans l'espoir des chétifs dédommagements, ou des louanges plus chétives encore, de l'humanité.»

E. A. P.

Si peu de vers si espacés mais où le poète a su entière affirmer sa vision poétique, fallait-il les réduire encore? oui, pour ne donner au lecteur nouveau attiré par ce titre des POÈMES, que merveilles. Ainsi presque pas un des vingt morceaux qui ne soit en son mode un chef-d'œuvre unique, et ne produise sous une de ses facettes, éclatante de feux spéciaux, ce qui toujours fut pour Poe, ou fulgurant, ou translucide, pur comme le diamant, la poésie. Divers fragments intimes et mondains, avec des jeux d'imagination d'importance moindre, font suite à ce premier choix, intitulés par nous (peut-être irrévérencieusement): ROMANCES ET VERS D'ALBUM.

Telle une division de l'ouvrage, que nous avons osé préférer à l'autre fournie par la perspicacité de J. H. Ingram, par Poe lui-même indiquée, en poèmes de la Virilité et poèmes écrits dans la jeunesse. Maints vers juvéniles comptent à nos yeux parmi les plus beaux et s'installent au lieu abandonné par certaines pièces de relief insuffisant pour garder leur lustre, en traduction.

L'œuvre lyrique tient seule et toute dans ces pages, fermées à des poèmes narratifs ou de longue haleine: essais d'un esprit avant que sur lui ne régnât une esthétique suprême, d'inévitable tyrannie.

POÈMES ET ROMANCES

Voilà bien pour la première fois montré et réduit à soi-même cet ensemble dont le traducteur des HISTOIRES EXTRAORDINAIRES a pu dire: «C'est quelque chose de profond et de miroitant comme le rêve, de mystérieux et de parfait comme le cristal⁵». Il ajoute (pour notre peur): «Une traduction de poésies aussi voulues, aussi concentrées, peut être un rêve caressant, mais ne peut être qu'un rêve⁶».

Nul doute que le poète français n'eût à quelque heure tenté ce rêve et donné à notre littérature un recueil prenant place entre la traduction de la Prose et son propre livre des FLEURS DU MAL. Chaque fois, du reste, qu'un des poèmes se trouva encadré, soit en quelque dissertation, soit en un conte de Poe, nous en possédons une version magistrale de Baudelaire: exception dans l'interdit qu'il porte.

A défaut d'autre valeur ou de celle d'impressions puissamment maniées par le génie égal, voici un calque se hasarder sans prétention que rendre quelques-uns des effets de sonorité extraordinaire de la musique originelle, et ici et là peut-être, le sentiment même.

LE CORBEAU

Dans un petit livre, un reliquaire, dédié par Ingram au culte du seul RAVEN (versions, tout y tient), apparaît un poème *Isadore*, inspirateur quelque peu du *Corbeau*: de la trouvaille aux conclusions, c'est charmant et probable autant que neuf.

Presque tout le monde a lu d'autre part ce singulier morceau de prose où Poe se complaît à analyser son Corbeau, démontant strophe à strophe, le poème, pour en expliquer l'effroi mystérieux et par quel subtil mécanisme d'imagination il séduit nos âmes. La mémoire

⁵Notes nouvelles sur Edgar Poe. *Nouvelles histoires extraordinaires*. Traduction Charles Baudelaire.

⁶Mêmes notes.

POÈMES ET ROMANCES

d'un examen quasi-sacrilège de chaque effet, maintenant poursuit le lecteur, même emporté par le cours du poème. Que penser de l'article, traduit par Baudelaire sous le titre de *Genèse d'un Poème* et par Poe intitulé *Philosophie de la Composition*? sauf que c'est un pur jeu intellectuel (s'il faut s'attacher aux termes d'une lettre récemment mise en lumière). J'extrait: «En discutant du *Corbeau* (écrit Mme Suzan Achard Wirds à M. William Gill) M. Poe m'assura que la relation par lui publiée de la méthode de composition de cette œuvre n'avait rien d'authentique; et qu'il n'avait pas compté qu'on lui accordât ce caractère. L'idée lui vint, suggérée par les commentaires et les investigations des critiques, que le poème aurait pu être ainsi composé. Il avait en conséquence produit cette relation, simplement à titre d'expérience ingénieuse. Cela l'avait amusé et surpris de la voir si promptement acceptée comme une déclaration faite *bona fide*.»

Révélation très piquante, quand on se souvient de ce qui, un instant, se dépensa de notre vitalité littéraire à défendre comme à attaquer la théorie poétique très neuve qui venait tout à coup d'une lointaine Amérique. Peut-être à tort, selon moi: car l'art subtil de structure ici révélé s'employa de tout temps à la disposition des parties, dans celles d'entre les formes littéraires qui ne mettent pas la beauté de la parole au premier plan, le théâtre notamment. Ses facultés d'architecte et de musicien, les mêmes en l'homme de génie, Poe, dans un pays qui n'avait pas à proprement parler de scène, les rabattit, si je puis parler ainsi, sur la poésie lyrique, fille avérée de la seule inspiration. Tout l'extraordinaire est dans cette application, nouvelle, de procédés vieux comme l'Art. Y a-t-il, à ce spécial point de vue, mystification? Non. Ce qui est pensé, l'est; et une idée prodigieuse s'échappe des pages qui, écrites après coup (et sans fondement anecdotique, voilà tout) n'en demeurent pas moins congénitales à Poe, sincères. A savoir que tout hasard doit être banni de l'œuvre moderne et n'y peut être que feint; et que l'éternel coup d'aile n'exclut pas un regard lucide scrutant l'espace dévoré par son vol.

POÈMES ET ROMANCES

Noir vagabond des nuits hagardes, ce *Corbeau*, si l'on se plaît à tirer du poème une image significative, abjure les ténébreux errements, pour aborder enfin une chambre de beauté, somptueusement et judicieusement ordonnée, et y siéger à jamais.

STANCES A HÉLÈNE

«Ces stances ont en elles une grâce et une symétrie de dessin que peu de poètes atteignent dans leur vie, et sont aptes à montrer ce qu'on ne peut exprimer que par ces mots contradictoires d'expérience innée»: ainsi les juge le célèbre poète Russel Lowell.

Et encore: «Il y a tout autour comme une saveur d'ambrosie». Et «nous nommons ces vers le plus remarquable des poèmes d'adolescence, que nous ayons lus. Nous n'en savons aucun qu'on puisse lui comparer pour la maturité d'idées et l'intelligence exquise de la langue et du mètre.»

Assez d'éloges, certes, pour qu'il m'ait été permis de faire des poèmes antérieurs passer dans le choix classique ce joyau. Vers de la première jeunesse du poète, et (nous apprend l'autre Hélène magnifiquement célébrée dans un grand morceau plus loin) dédiés à une dame dont Poe continue de parler dans une lettre écrite un an avant de mourir, comme «du seul et idolâtre amour, purement idéal, de sa jeunesse passionnée». L'histoire est touchante et illustre la nature enfantine de Poe. «Aux jours de l'université de Richmond, qui le posséda très jeune, il accompagnait à la maison un de ses camarades, quand il vit pour la première fois Mrs H... S..., la mère du jeune ami. Cette dame, dès son entrée dans la chambre, lui prit la main et proféra quelques mots d'accueil charmants et gracieux qui pénétrèrent le cœur sensitif de l'orphelin, au point de lui enlever jusqu'au pouvoir de parler et, pendant un instant, presque toute conscience. Il revint chez lui dans un rêve, avec une pensée unique, un seul espoir en

POÈMES ET ROMANCES

sa vie – d’entendre de nouveau les douces et gracieuses paroles qui avaient rendu si beau pour lui le monde désolé, et accablé son cœur solitaire de l’oppression d’une joie nouvelle. Cette dame dans la suite devint la confidente de tous ses chagrins d’écolier, et elle fut la seule influence rédemptrice qui le préserva et le guida, dans les premiers jours turbulents et passionnés de sa jeunesse. Par de rares et étranges chagrins visitée, elle mourut, et des mois après cette fin, ce fut l’habitude de l’adolescent de visiter de nuit le cimetière où gisait enseveli l’objet de sa jeune idolâtrie. La pensée de la morte solitaire remplit son cœur d’un chagrin profond et incommunicable. Quand les nuits étaient lugubres et froides, que les pluies d’automne tombaient et que pleurait sur les tombes le deuil du vent, il errait alors plus longtemps encore et ne partait que plus profondément en proie à ses regrets.»

LE PALAIS HANTÉ

Tous les lecteurs du conte le plus sublime peut-être qu’ait écrit Poe, la *Chute de la Maison Usher*, tel qu’il faut des siècles de rêverie pour en amasser les éléments de beauté dans un esprit solitaire, se rappellent, accordé avec la voix de l’héritier de la triste résidence, le chant emblématique, par le poète momentanément prêté à son récit en prose.

«... Mais quant à la brûlante facilité de ses improvisations, on ne pouvait s’en rendre compte de la même manière. Il fallait évidemment qu’elles fussent et elles étaient, en effet, dans les notes aussi bien que dans les paroles de ses étranges fantaisies, – car il accompagnait souvent sa musique de paroles improvisées et rimées, le résultat de cet intense recueillement et de cette concentration des forces mentales, qui ne se manifestent, comme je l’ai déjà dit, que dans les cas particuliers de la plus haute excitation artificielle. D’une de ces rhapsodies je me suis rappelé facilement les paroles. Peut-être m’impressionna-t-elle plus fortement, quand il me la montra, parce que

POÈMES ET ROMANCES

dans le sens intérieur et mystérieux de l'œuvre je crus découvrir pour la première fois qu'Usher avait pleinement conscience de son état, – qu'il sentait que sa sublime raison chancelait sur son trône. Ces vers qui avaient pour titre le *Palais hanté* étaient, à très peu de chose près, tels que je les cite.

(Ils suivent.)

«Je me rappelle fort bien que les inspirations naissant de cette ballade nous jetèrent dans un courant d'idées, au milieu duquel se manifesta une opinion d'Usher que je cite, non pas tant en raison de sa nouveauté –». Continuer la page 97 du premier volume de la traduction de Baudelaire.

C'est au sujet de ces vers selon le calomniateur Griswold inspirés par la *Cité pestiférée* de Longfellow, que Poe lança, bien au contraire, à l'adresse du poète populaire une de ses fréquentes accusations de plagiat. Le chant de Poe parut longtemps avant celui de Longfellow ; il est postérieur à la *Maison abandonnée* de Tennyson. «Mais (dit pour tout trancher, et parlant de notre poète, Mrs. Whitman) son esprit était bien un palais hanté, résonnant de l'écho des pas des anges et des démons.»

EULALIE

Qui peut lire l'anglais devra, les yeux sur le texte, laisser comme chanter en lui ce petit poème de la musique la plus suave ; et s'arrêter à des effets allitératifs étranges, tel le vers :

And the yellow-haired young Eulaly became my...

qu'est, hélas ! impuissant à suggérer même notre calque. Ce nom d'Eulalie ne me semble demandé à aucune figure existante de l'en-

POÈMES ET ROMANCES

tourage de Poe; je l'attribue à l'exquise euphonie qu'il a dans l'anglais.

LE VER VAINQUEUR

«Juste au milieu de la nuit, pendant laquelle elle mourut, elle m'appela avec autorité auprès d'elle, et me fit répéter certains vers composés par elle peu de jours auparavant. Ces vers les voici.»

(Suivent sans titre les cinq stances intitulées dans les poèmes: LE VER VAINQUEUR.)

– «O Dieu! cria presque Ligeia, se dressant sur ses pieds et étendant ses bras vers le ciel dans un mouvement spasmodique, comme je finissais de réciter ces vers, – ô Dieu! ô Père céleste! – Ces choses s'accompliront-elles irrémisiblement? – Ne sommes-nous pas une partie et une parcelle de toi! Qui donc connaît les mystères de la volonté, ainsi que sa vigueur? L'homme ne cède aux anges et ne se rend entièrement à la mort que par l'infirmité de sa propre volonté⁷.»

Ces strophes ont-elles précédé leur insertion dans le conte favori de Poe; ou n'en devons-nous la musique étrange qu'à l'exaltation ici prêtée par le poète: un problème pour la solution de quoi manquent les documents.

ULALUME

«Ce poème, *peut-être le plus original et le plus étrangement suggestif de tous*⁸, à première vue ressemble à un paysage de Turner, apparu comme sans forme et nul, avec les ténèbres sur la face. Néanmoins, il est, dans son fondement, sinon par la correspondance précise des dates,

⁷ *Histoires extraordinaires*. – LIGEIA. – Traduction de Charles Baudelaire.

⁸ Je souligne, comme pour la transcrire en mon nom, cette phrase d'un jugement éloquent porté par Mrs Sarah Helen Whitman.

POÈMES ET ROMANCES

simplement historique. Telle fut la promenade de minuit solitaire, du poète, tel parmi des souvenirs meurtris et le décor de l'heure, fut l'espoir subitement né dans son cœur pour l'enflammer à la vue de l'étoile du matin, le croissant de diamant d'Astarté se levant comme un beau précurseur du bonheur et de l'amour qui l'attendaient encore dans le futur inexploré ; et tel le changement soudain de sentiments, la crainte mêlée de triste présage, qui survint à la découverte d'un point inaperçu d'abord, c'est que l'astre brillait comme un avertissement ou une ironie, droit au-dessus du sépulcre de la morte Ulalume.»

Au passage extrait d'un livre enthousiaste et vengeur, j'ajoute quelques explications inédites, qui m'ont été données par l'auteur au cours d'une lettre datée de novembre 1876 : « Avez-vous déjà fait la traduction d'*Ulalume* ? *C'est de tous les poèmes peut-être le plus imaginaire* et celui dont l'interprétation reste la plus difficile. On se méprend souvent sur l'allusion à l'Astarté, dont on fait une allusion à la lune. Fredericks, qui passe pour un de nos plus habiles artistes, dans une vignette illustrative du poème, la représente ainsi, et un critique récent en parle également comme de la lune prête à se coucher ». Bien sûr, ce n'est pas la lune, mais l'astre à croissant de l'espoir et de l'amour qui, dans une nuit d'horreur et de désespoir, tentait le poète à l'espérance d'un bonheur qui ne devait plus lui appartenir.

» Je confesse que je ne compris pas moi-même le poème, quoique captivée par son décor funèbre et la sorcellerie de sa musique, avant que le thème ne m'en eût été expliqué par Poe : il l'écrivit ou le conçut, une nuit, à Fordham, dans l'automne qui suivit la mort de sa femme Virginie ; près de sa maison était une avenue de grands arbres, il passait des heures à aller et à venir d'un bout à l'autre, songeant à son suprême isolement et interrogeant le Futur, pour savoir si des lointains gardaient encore pour lui quelque rayon d'espoir ou d'amour en la profondeur sinistre de leur ombre. Une de ces promenades solitaires faites dans l'Octobre désolé de sa plus mémorable année, minuit était passé depuis longtemps sans qu'il y prit garde, et

POÈMES ET ROMANCES

les cadrans des étoiles déjà parlaient du matin, quand il vit à l'horizon oriental la planète Vénus, étoile à croissant d'espoir et d'amour, monter, entrant dans la constellation du Lion.

*Monter à travers la caverne du Lion
Avec l'amour dans ses yeux lumineux.*

» Pendant un instant béni, espérant à l'encontre de l'espoir il la salua, ainsi qu'au nom d'un bonheur susceptible d'être encore : jusqu'à ce qu'il découvrit que la planète se levait juste au-dessus du sépulcre de Virginie. Alors, accablé par cette superstition de remords qui semble l'avoir toujours visité quand ses pensées se détournaient de quelque rêve de bonheur renouvelé, vers le souvenir d'un amour perdu, il s'écrie :

Ah ! quel démon m'a vers ces lieux tenté !

» Accédant à ma requête d'effacer la dernière strophe d'*Ulalume* que j'avais toujours jugée obscure (celle, du moins, qui, originairement était la dernière), M. Poe, peut-être, n'a fait que laisser plus douteux le sens général du poème.

» Bien sûr, il ne vit pas réellement "la double corne" d'une planète, et les vers omis auraient montré ce qu'il voyait, le *spectr*, d'une planète, par les miséricordieux démons du bois évoquée pour séduire d'espoirs visionnaires son chagrin et le tromper sur le secret épouvantable caché dans leur touffe.»

Les détails de cette lettre sont pleins d'intérêt et de charme pour le curieux : proclamons toutefois, lecteur, qu'avant de les apprendre, le paysage, la notation inconnue du chant et jusqu'au mystère suffisaient à nous faire goûter *Ulalume* pleinement, comme l'un des types proposés par la poésie terrestre.

POÈMES ET ROMANCES

Le haut fait littéraire de Mrs Whitman est ici d'avoir, avec une justesse de vue que d'ordinaire posséda Poe à un degré plus haut que tous, obtenu la suppression d'une dernière strophe, avec laquelle le poème apparut d'abord sans nom d'auteur. L'effet total était affaibli; et rien dans la strophe elle-même d'une versification peut-être inférieure à toutes et d'un concept moins frappant, ne semble à regretter.»

«Nous dîmes alors – tous deux, alors – ah! se peut-il que les Goules des lieux boisés, les miséricordieuses Goules pleines de pitié nous aient ainsi barré le sentier et soustrait le secret caché dans les bois – aient fait surgir le spectre d'une planète hors des limbes des âmes lunaires – de l'Enfer des âmes planétaires cette planète faiblement scintillante.»

UN RÊVE DANS UN RÊVE

A la fin de son livre sur Edgar Poe, abondant en faits et en inductions, M. William Gill résume mélancoliquement toute la vie du poète dans une des strophes, celle qui commence par :

«Je me tiens parmi la rumeur d'un rivage tourmenté par la vague.»

A QUELQU'UN AU PARADIS

Quand on songea, au début de l'entreprise du Memorial, à choisir pour la tombe de Poe une épitaphe dans ses propres écrits, c'est à ce poème qu'Olivier Wendel Holmes, poète américain célèbre, conseilla d'emprunter les vers emblématiques: «Ah! jour trop brillant pour durer – ah! espoir étoilé qui ne te levas – que pour te voiler». Longfellow propose dans une lettre publique, ceux, non moins appropriés, de la pièce *Pour Annie*: «La fièvre appelée Vie est vaincue enfin!...»; tandis que James Russel Lowell hésite entre la strophe fatidique du *Corbeau*, par Baudelaire mise au début de sa préface ou celle

POÈMES ET ROMANCES

du *Palais hanté* «et tout rayonnait de perles et de rubis», riche comme l'âme de Poe aux belles heures. On s'arrêta à l'emploi traditionnel de quelques lignes de prose : et ce fut le vétéran des lettres américaines, un contemporain de Poe, qui les fournit, le vieux poète Bryant.

A Quelqu'un au Paradis se trouve dans le RENDEZ-VOUS, sans titre, avec un mot changé au dernier vers : *Quels courants italiens*, au lieu de *quels courants éthérés*, et l'addition d'une stance, reliant tout le Poème au Conte : la voici «*Hélas ! en ce temps maudit, ils l'emportèrent sur la vague, loin de l'amour, vers la vieillesse titrée et le crime, et un oreiller sacrilège – loin de moi et de notre climat brumeux, où pleure le saule d'argent*».

Tout indique et l'à-propos même de cet appendice fait pour détonner, que la poésie préexiste au récit ; et, réintégrée parmi les Vers, l'auteur la débarrassa de la romanesque toilette d'emprunt.

BALLADE DE NOCES

Lues par Poe, ces strophes laissaient dans l'esprit une empreinte ineffaçable, se souvient Mrs Whitman. J'ajoute qu'elles ont été très fréquemment mises en musique, et qu'on les chanta dans des concerts, en Angleterre.

LÉNORE

A la morte des jeunes années dont le départ consterna pour la première fois l'imagination de l'enfant et lui communiqua peut-être la prescience de teintes funèbres irrémédiables, on doit l'inspiration aussi de ce morceau tout d'égaré et de pleurs. Les anciennes versions présentent, en effet, le nom d'*Helen*, au lieu de *Lénore*. «Le poème subit ensuite de grands changements et des améliorations dans sa structure et l'expression, et le nom de Lénore y fut introduit, selon toute apparence, pour lui prêter» – comme au Corbeau plus

POÈMES ET ROMANCES

tard – «son effet de sonorité. Quel que puisse être le sens caché dans cette étrange et funèbre antienne, on admirera toujours le chant triomphal de sa douleur et la sombre pompe des paroles⁹».

ANNABEL LEE

«Le dernier poème de Poe (m'a écrit mon guide Mrs Whitman) est un poème qui ne fut publié que deux mois après sa mort.» Par une coïncidence, ce sont les vers récités à haute voix, à la cérémonie de l'inauguration du tombeau: tout purs, brillants, aériens qu'ils soient.

» Voyez dans cet état délicieux d'enfance, qui pare l'héroïne au nom chantant, le caractère distinctif de la femme de Poe, épousée à ses quinze ans, une jeune cousine, Virginie. Tout le monde s'accorde sur ce point; mais diffère dans l'explication des mots *her highborn kinsmen*, ses parents d'un haut rang. Est-il question des anges qui envient à l'amant sa fiancée, hypothèse plausible; ou bien des membres d'une vieille et hautaine famille imaginaire, comme celle dont l'auteur se plaît, en plusieurs de ses contes et dans le poème de *La Dormeuse* notamment, à évoquer la poésie pompeuse nobiliaire?»

LA DORMEUSE

Ces vers mystérieux font partie de l'œuvre de jeunesse. La mortelle splendeur de la figure évoquée, avec le développement du crescendo final (si on veut en prolonger à haute voix la lecture), tout concourt à faire de *la Dormeuse* un des morceaux les plus extraordinaires, au charme le plus sûr, qui soient dans le livre.

⁹ *E. Poe et ses critiques*, page 52.

POÈMES ET ROMANCES

LES CLOCHES

CHANSON

De ces poèmes, le seul effectivement intraduisible! non pas (comme d'autres) en raison de l'atmosphère spéciale de passion ou de rêverie qu'il émane: je crois que cette impalpable richesse ne se perd pas tout entière au passage d'une langue à l'autre, bref, qu'il est un démon pour les traducteurs. La difficulté, quant à une œuvre si nette et si sonnante, d'effets purement imitatifs mais toujours dotés de poésie première, gît en l'emploi de certains procédés de répétition qui, contenus par le rythme originel, se défont et comme s'égrènent dans une version en prose. Force m'a été de transcrire ces séries de répétitions seulement parmi des parenthèses; et comme des indications que le lecteur ne lira qu'avec les yeux, plutôt que des mots réels ajoutant leur vertu au texte français. Qui voudrait se faire une idée de l'enchantement produit par la phrase anglaise, doit se procurer le très singulier et très heureux essai d'imitation des *Cloches*, d'un de nos très rares poètes, connaissant bien l'anglais, M. Emile Blémont. Le vers, chez lui, a pu, s'éloignant du calque strict habituel à notre version, transposer d'une langue à l'autre, tels timbres jumeaux, et témoigner d'une ingéniosité bien faite pour réjouir Poe lui-même.

Ce morceau des *Cloches* n'obtint son ampleur, qu'après avoir subi deux refontes dans le laboratoire du poète; j'ai sous la main et crois pouvoir donner l'esquisse ou premier jet:

Les cloches! entendez les cloches! les cloches joyeuses de noces! les petites cloches d'argent! Comme féérique une mélodie s'enfle là hors de prisons tintant l'argent, des cloches, cloches, cloches! des cloches!

Les cloches! Ah! les cloches! les lourdes cloches de fer! Entendez le heurt des cloches! Entendez le glas! Quelle horrible monodie flotte hors de leur gosier — de leur gosier à la voix profonde! Comme je tressaille aux notes qui partent du gosier mélancolique des cloches, cloches, cloches! des cloches!

POÈMES ET ROMANCES

ISRAFEL

Que suggéra ce passage du Coran : *Et l'Ange Israfel dont les fibres du cœur sont un luth et qui a la voix la plus suave de toutes les créatures de Dieu.*

TERRE DE SONGE

Même remarque pour *Terre de Songe* que pour *La Vallée de l'Inquiétude* et *La Cité en la Mer*. Cette imagination, l'une de celles qui expriment le mieux, par la présence de certaines teintes morbides ou funestes, les *ultima thule*, régions extrêmes de l'esprit (comme si la gloire d'y être parvenu ne s'affirmait chez l'homme que par la maladie et la destruction de sa nature !) est aux Poèmes écrits dans la jeunesse.

A HÉLÈNE

Baudelaire a peut-être puisé dans la finale de ce poème l'inspiration d'un merveilleux sonnet.

LE FLAMBEAU VIVANT

*Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières
Qu'un Ange très savant a sans doute aimantés ;
Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères,
Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.*

*Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau ;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave ;
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.*

*Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique
Qu'ont les cierges brûlant en plein jour ! le soleil*

POÈMES ET ROMANCES

Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique;

*Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil:
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme,
Astres dont nul soleil ne peut ternir la flamme!*

– Ce n'est point un mystère que l'Hélène qui suscita l'encens divin du chant d'amour laissé par Poe est l'une des plus brillantes poétesses d'Amérique, Mrs Sarah Helen Whitman, morte depuis peu et avec qui le poète songea à se remarier en 1848. La première fois qu'il la vit, solitaire et errant de nuit dans une des rues de Providence (Rhode Island), avant de rentrer à son hôtel, ce fut à travers la grille d'un beau jardin : il resta longtemps à respirer la beauté de la dame et de l'heure. Cette très noble femme, auteur des *Heures de Vie et Autres Poèmes*, des *Ballades féeriques*, était veuve ; et, particularité charmante, son nom virginal de Lepower ou Lepoer la faisait dès avant appartenir à la vieille lignée, normande jadis, puis anglaise, qui donna ses ancêtres au poète. Sa main se plut à l'indiquer au crayon en marge de l'exemplaire qu'elle m'a offert d'un livre, *Poe et ses Critiques*, cent pages indignées, splendides, cri de grande âme et d'esprit fier défendant une mémoire sacrée contre tous les mensonges qui longtemps l'accablèrent de leur nombre triomphal.

Mrs Whitman a surtout protesté, dans la presse, ses lettres et de toute la force de la parole, contre un épouvantable fait divers mis en circulation par le criminel abject, dépositaire de l'honneur de Poe : cet obscur Griswold qui trouva dans l'emploi de la calomnie et de l'injure une immortalité de près d'un quart de siècle.

Je laisse, hésitant que cette histoire soit racontée en des mots nouveaux, même pour un démenti, la parole à Baudelaire ; et cite plusieurs phrases qu'il lui plairait, maintenant que le jour éclate, de raturer dans sa pieuse préface. « On raconte d'ailleurs qu'un jour, au

POÈMES ET ROMANCES

moment de se remarier (les bans étaient publiés, et, comme on le félicitait sur une union qui mettait dans ses mains les plus hautes conditions de bonheur et de bien-être, il avait dit: – Il est possible que vous ayez vu des bans, mais notez bien ceci: je ne me marierai pas), il alla, épouvantablement ivre, scandaliser le voisinage de celle qui devait être sa femme, ayant ainsi recours à son vice pour se débarrasser d'un parjure envers la pauvre morte dont l'image vivait toujours en lui» – sa femme, Virginia – «et qu'il avait admirablement chantée dans son Annabel Lee.» Non! la scène ignominieuse est inventée; et voyez le crime de Griswold, que cette infamie, faite pour surprendre aisément la foule, s'imposa même à la réflexion de Baudelaire et y suscite comme une tentative de bienveillante explication!

POUR ANNIE

Voici ce que fermées désormais à la parole, préféreraient les lèvres, où se pose et demeure l'énigmatique sourire funèbre. La réalisation de tel miracle poétique a été considérée par les experts comme un défi que se posa le génie. Si j'osais, une première fois avant de terminer ces notes, une seule! porter un jugement en mon nom propre, je dirais que la poésie de Poe n'est peut-être jamais allée hors de tout ce que nous savons, d'un rythme apaisé et lointain, que dans ce chant; où se montre, sous un jour de convalescence, l'état d'un esprit aux premières heures de la mort. Triomphe de délivrance avec besoin de se reprendre tout de suite à quelque chose, même les doux paradis terrestres regrettés; bercements par l'essor et de plus chères hésitations.

LA VALLÉE DE L'INQUIÉTUDE

et

LA CITÉ EN LA MER

L'habitude est de voir dans *La Vallée de l'Inquiétude* et *La Cité en la*

POÈMES ET ROMANCES

Mer des morceaux de début, date dont un recueil offert au lecteur français n'a que faire. Ces vers compteront toujours parmi les plus significatifs et les plus irrécusablement marqués du sceau de la maturité spirituelle. Une sorte de connexité secrète unit même les deux pièces, ainsi que le reconnaîtra quiconque n'est point étranger à la dualité des vieux maux du rêve : ici, l'instabilité douloureuse, où le regard se dissémine et se perd dans une agitation vaine ; là, les pesantes lourdeurs d'une atmosphère antique, immobile et irrespirable, comme l'oubli de siècles somnolents.

ROMANCES ET VERS D'ALBUM

Un sentiment de pitié envers une œuvre que des fatalités ont tant restreinte, quoique d'une portée vaste et éternelle, nous invita à extraire des vers juvéniles mainte pièce mise au nombre des plus sublimes de Poe, ou dans le choix présenté ; enfin à n'omettre absolument du reliquat propre à ravir en plus d'un cas encore les passionnés de poésie, que quelques courts poèmes dénués, à travers la traduction, d'intérêt.

Les vers groupés ici appartiennent à ce recueil des *Poèmes de Jeunesse* pour lequel Poe se montra sévère, écrivant : « Des raisons toutes privées, quelques-unes ayant trait au péché de plagiat, et d'autres à la date des premiers *Poèmes* de Tennyson, m'ont induit, après certaine méditation, à republier ces compositions grossières de ma toute première adolescence. Elles sont imprimées *verbatim*, sans un changement fait à l'édition originale, dont la date est trop lointaine pour être à bon droit signalée. » Reconnaissons là un peu de cette exagération ironique qui porta l'auteur, après une lecture faite sans grand succès du poème d'*Al Aaraf*, à déclarer à l'auditoire qu'il avait écrit cette œuvre à l'âge de neuf ans. Quelque exceptionnelle que fût la précocité d'un génie créé pour disparaître à l'âge où les hommes jouissent de l'éclat conquis, cet *Al-Aaraf* que nous ne donnons, et un *Tamerlane*

POÈMES ET ROMANCES

aussi de longue haleine, n'ont rien positivement de commun avec la glorieuse esthétique future de Poe, mais l'imitation de Byron et de Shelley y faussent une habileté exercée déjà, mieux que d'un écolier.

Pas plus que ces poèmes narratifs, il n'appartient de donner, dans un recueil strictement lyrique, le seul fragment de poésie dramatique qu'ait laissé Poe, les quelques scènes, très bien envisagées par Ingram, du drame de *Politien*.

ROMANCE

Venu comme de soi-même composer l'épigraphe de notre seconde partie, ce fragment est extrait d'un poème plus ample placé par l'auteur lui-même, comme frontispice à une édition ancienne de ses premiers poèmes.

Stances: Rien, qu'un motif mis à nu, dans une notation rapide, pour l'envelopper, plus tard, des voiles de l'accompagnement; mais, un des beaux lieux communs de la vie, il fait pressentir l'ensemble sublime du poème impliqué en peu de mots.

Quant au groupe formé par *Eldorado*, vers de date tardive, *Le Lac*, *A la Rivière*, chansons, strophes, supprimées de plusieurs éditions, *A ma Mère*, l'héroïque Madame Clemm, invocation mise par Baudelaire pieusement en dédicace de la traduction des *Histoires extraordinaires*; enfin *A M. L. S.* (lire Marie-Louise Shen) – *A F. S. O.* (Frances S. Osgood) – *A F. F.* et encore *A – A la Science*, pas d'autres détails que ceux donnés au cours de cette énumération. J'arrive au *Colisée*, rangé par les éditeurs dans les poèmes définitifs, malgré que le morceau m'ait toujours fait l'effet d'un simple fragment ou un prélude d'œuvre considérable délaissée, il a une histoire connue: dans le concours institué par un journal en vue de primer le meilleur conte et le meilleur poème, c'est à l'incomparable beauté du manuscrit que l'envoi de Poe

POÈMES ET ROMANCES

dut d'attirer tout d'abord l'attention des juges, deux prix lui furent décernés, un pour *La Barrique d'Amontillado*, l'autre pour cette solennelle invocation aux ruines de la Cité.

Fleurit l'euphonique sonnet italien, appelant une illustration de keepsake, à *Zante*.

Rien ne clora notre commentaire des poèmes traduits, mieux que l'énumération de quelques pièces qui, pour les motifs exprimés plus haut, n'ont point ici trouvé place.

Je procède, aidé encore une fois par mon ami J. H. Ingram qui a recueilli, en le tome IV de sa superbe édition, l'ensemble le plus complet qui se soit jamais montré des poésies d'Edgar Poe :

<i>Hymne</i>	<i>Hymn.</i>
<i>Une Valentine</i>	<i>A Valentine.</i>
<i>Énigme</i>	<i>An Enigma.</i>
<i>Les Esprits des Morts</i>	<i>Spirits of the dead.</i>
<i>Etoile du Soir</i>	<i>Evening Star.</i>
<i>Imitation</i>	<i>Imitation.</i>
<i>A...</i>	<i>To...</i>

(The bowers whercat, in dreams, I see.)

EDGAR POE ET SES ŒUVRES

PAR JULES VERNE

I

ÉCOLE DE L'ÉTRANGE. — EDGAR POE ET M. BAUDELAIRE. — EXISTENCE MISÉRABLE DU ROMANCIER. — SA MORT. — ANNE RADCLIFF, HOFFMANN ET POE. — HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. — DOUBLE ASSASSINAT DANS LA RUE MORGUE. — CURIEUSE ASSOCIATION D'IDÉES. — INTERROGATOIRE DES TÉMOINS.
— L'AUTEUR DU CRIME. — LE MARIN MALTAIS.

Voici, mes chers lecteurs, un romancier américain de haute réputation ; vous connaissez son nom, beaucoup sans doute, mais peu ses ouvrages. Permettez-moi donc de vous raconter l'homme et son œuvre ; ils occupent tous les deux une place importante dans l'histoire de l'imagination, car Poe a créé un genre à part, ne procédant que de lui-même, et dont il me paraît avoir emporté le secret ; on peut le dire *chef de l'École de l'étrange* ; il a reculé les limites de l'impossible ; il aura des imitateurs. Ceux-ci tenteront d'aller au delà, d'exagérer sa manière ; mais plus d'un croira le surpasser, qui ne l'égalera même pas.

Je vous dirai tout d'abord qu'un critique français, M. Charles Baudelaire, a écrit, en tête de sa traduction des œuvres d'Edgar Poe, une préface non moins étrange que l'ouvrage lui-même. Peut-être cette préface exigerait-elle à son tour quelques commentaires explicatifs. Quoi qu'il en soit, on en a parlé dans le monde des lettres ; on l'a remarquée, et avec raison : M. Charles Baudelaire était digne d'expliquer l'auteur américain à sa façon, et, je ne souhaiterais pas à l'auteur français d'autre commentateur de ses œuvres présentes et futures qu'un nouvel Edgar Poe. A charge de revanche ; ils sont tous deux faits pour se comprendre. D'ailleurs, la traduction de M. Baudelaire est excellente, et je lui emprunterai les passages cités dans ce présent article.

Je ne tenterai pas de vous expliquer l'inexplicable, l'insaisissable, l'impossible produit d'une imagination que Poe portait parfois jusqu'au délire ; mais nous suivrons celui-ci pas à pas ; je vous raconterai

ses plus curieuses nouvelles, avec force citations ; je vous montrerai comment il procède, et à quel endroit sensible de l'humanité il frappe, pour en tirer ses plus étranges effets.

Edgar Poe naquit en 1813 à Baltimore, en pleine Amérique, au milieu de la nation la plus positive du monde. Sa famille, depuis longtemps haut placée, dégénéra singulièrement en arrivant jusqu'à lui ; si son grand-père s'illustra dans la guerre de l'indépendance en qualité de quartier-maître général auprès de La Fayette, son père mourut, misérable comédien, dans le plus complet dénuement.

Un monsieur Allan, négociant à Baltimore, adopta le jeune Edgar et le fit voyager en Angleterre, en Irlande, en Écosse. Edgar Poe ne semble pas avoir visité Paris, dont il décrit inexactement certaines rues dans l'une de ses Nouvelles.

Revenu à Richmond en 1822, il continua son éducation ; il montra de singulières aptitudes en physique et en mathématiques. Sa conduite dissipée le fit chasser de l'Université de Charlottesville, et même de sa famille adoptive ; il partit alors pour la Grèce, au moment de cette guerre qui ne paraît avoir été faite que pour la plus grande gloire de lord Byron. Nous remarquerons en passant que Poe était un remarquable nageur, comme le poète anglais, sans vouloir tirer aucune déduction de ce rapprochement.

Edgar Poe passa de Grèce en Russie, arriva jusqu'à Saint-Pétersbourg, fut compromis dans certaines affaires dont nous ne connaissons pas le secret, et revint en Amérique, où il entra dans une École militaire. Son tempérament indisciplinable l'en fit bientôt expulser ; il goûta de la misère alors, et de la misère américaine, la plus effroyable de toutes ; on le voit se livrer, pour vivre, à des travaux littéraires ; il gagna heureusement deux prix fondés par une Revue pour le meilleur conte et le meilleur poème, et devient enfin directeur du *Southern literary Messenger*. Le journal prospère, grâce à lui ; une sorte d'aisance factice en résulte pour le romancier, qui épouse Virginia Clemm, sa cousine.

Deux ans après, il se brouillait avec le propriétaire de son journal ;

il faut dire que le malheureux Poe demandait souvent à l'ivresse de l'eau-de-vie ses plus étranges inspirations; sa santé s'altérait peu à peu; passons vite sur ces moments de misère, de luttés, de succès, de désespoir, du romancier soutenu par sa pauvre femme et surtout par sa belle-mère, qui l'aima comme un fils jusqu'au-delà du tombeau, et disons qu'à la suite d'une longue séance dans une taverne de Baltimore, le 6 octobre 1849, un corps fut trouvé sur la voie publique, le corps d'Edgar Poe; le malheureux respirait encore; il fut transporté à l'hôpital; le *delirium tremens* le prit, et il mourut le lendemain, à peine âgé de trente-six ans.

Voici la vie de l'homme, voyons l'œuvre maintenant; je laisserai de côté le journaliste, le philosophe, le critique, pour m'attacher au romancier; c'est dans la nouvelle, c'est dans l'histoire, c'est dans le roman, en effet, qu'éclate toute l'étrangeté du génie d'Edgar Poe.

On a pu quelquefois le comparer à deux auteurs, l'un anglais, Anne Radcliff, l'autre allemand, Hoffmann; mais Anne Radcliff a exploité le *genre terrible*, qui s'explique toujours par des causes naturelles; Hoffmann a fait du fantastique pur, que nulle raison physique ne peut accorder; il n'en est pas ainsi de Poe; ses personnages peuvent exister à la rigueur; ils sont éminemment humains, doués toutefois d'une sensibilité surexcitée, supra-nerveuse, individus d'exception, galvanisés pour ainsi dire, comme seraient des gens auxquels on ferait respirer un air plus chargé d'oxygène, et dont la vie ne serait qu'une active combustion. S'ils ne sont pas fous, les personnages de Poe doivent évidemment le devenir pour avoir abusé de leur cerveau, comme d'autres abusent des liqueurs fortes; ils poussent à leur dernière limite l'esprit de réflexion et de déduction; ce sont les plus terribles analystes que je connaisse, et, partant d'un fait insignifiant, ils arrivent à la vérité absolue.

J'essaye de les définir, de les peindre, de les délimiter, et je n'y parviens guère, car ils échappent au pinceau, au compas, à la définition; il vaut mieux, chers lecteurs, les montrer dans l'exercice de leurs fonctions presque surhumaines. C'est ce que je vais faire.

Des œuvres d'Edgar Poe, nous possédons deux volumes d'*Histoires extraordinaires*, traduites par M. Charles Baudelaire; les *Contes inédits*, traduits par William Hughes, et un roman intitulé: *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Je vais faire dans ces divers recueils le choix le plus propre à vous intéresser, et j'y parviendrai sans peine, puisque je laisserai la plupart du temps Poe parler lui-même. Veuillez donc l'écouter de confiance.

J'ai à vous offrir d'abord trois nouvelles dans lesquelles l'esprit d'analyse et de déduction atteint les dernières limites de l'intelligence. Il s'agit du *Double assassinat dans la rue Morgue*, de *la Lettre volée* et du *Scarabée d'or*.

Voici la première de ces trois histoires, et comment Edgar Poe prépare le lecteur à cet étrange récit.

Après de curieuses observations, par lesquelles il prouve que l'homme *vraiment* imaginatif n'est jamais autre chose qu'un analyste, il met en scène un ami à lui, Auguste Dupin, avec lequel il demeurerait à Paris dans une partie reculée et solitaire du faubourg Saint-Germain.

«Mon ami, dit-il, avait une bizarrerie d'humeur, car comment définir cela? —c'était d'aimer la nuit pour l'amour de la nuit; la nuit était sa passion;— et je tombai moi-même tranquillement dans cette bizarrerie, comme dans toutes les autres qui lui étaient propres, me laissant aller au courant de ses étranges originalités avec un parfait abandon. La noire divinité ne pouvait pas toujours demeurer avec nous; mais nous en faisons la contrefaçon. Au premier point du jour, nous fermions tous les lourds volets de notre mesure, nous allumions une couple de bougies fortement parfumées, qui ne jetaient que des rayons très faibles et très pâles. Au sein de cette débile clarté, nous livrions chacun notre âme à ses rêves, nous lisions, nous écrivions, ou nous causions, jusqu'à ce que la pendule nous avertît du retour de la véritable obscurité. Alors, nous nous échappions à travers les rues, bras dessus bras dessous, continuant la conversation du jour, rôdant au hasard jusqu'à une heure très avancée, et cherchant à travers les

lumières désordonnées de la populeuse cité ces innombrables excitations spirituelles que l'étude paisible ne peut pas donner.

« Dans ces circonstances, je ne pouvais m'empêcher de remarquer et d'admirer – quoique la riche idéalité dont il était doué eût dû m'y préparer – une aptitude analytique particulière chez Dupin...

« ... Dans ces moments-là, ses manières étaient glaciales et distraites ; ses yeux regardaient dans le vide, et sa voix, – une riche voix de ténor, habituellement, – montait jusqu'à la voix de tête... »

Et maintenant, avant d'aborder le sujet de sa nouvelle, Poe raconte de quelle façon procédait Dupin dans ses curieuses analyses.

« Il est peu de personnes, dit-il, qui ne se soient amusées, à un moment quelconque de leur vie, à remonter le cours de leurs idées, et à rechercher par quel chemin leur esprit était arrivé à de certaines conclusions. Souvent cette occupation est pleine d'intérêt, et celui qui l'essaye pour la première fois est étonné de l'incohérence et de la distance, immense en apparence, entre le point de départ et le point d'arrivée.

« Une nuit, nous flâinions dans une longue rue sale avoisinant le Palais-Royal. Nous étions plongés chacun dans nos propres pensées ; en apparence du moins ; et depuis près d'un quart d'heure nous n'avions pas soufflé une syllabe. Tout à coup, Dupin lâcha ces paroles :

« – C'est un bien petit garçon, en vérité ; et il serait mieux à sa place au théâtre des Variétés.

« – Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, répliquai-je sans penser et sans remarquer d'abord, – tant j'étais absorbé, – la singulière façon dont l'interrupteur adaptait sa parole à ma propre rêverie. Une minute après, je revins à moi, et mon étonnement fut profond.

« – Dupin, – dis-je très gravement, – voilà qui passe mon intelligence. Je vous avoue, sans ambages, que j'en suis stupéfié, et que j'en peux à peine croire mes sens. Comment a-t-il pu se faire que vous ayez deviné que je pensais à... »

« Mais je m'arrêtai pour m'assurer indubitablement qu'il avait réellement deviné à qui je pensais.

«—A Chantilly? —dit-il;— pourquoi vous interrompre? Vous faisiez en vous-même la remarque que sa petite taille le rendait impropre à la tragédie.

«—C'était précisément ce qui faisait le sujet de mes réflexions. Chantilly était un ex-savetier de la rue Saint-Denis, qui avait la rage du théâtre et avait abordé le rôle de Xerxès dans la tragédie de Crébillon.

«—Dites-moi, pour l'amour de Dieu! la méthode, si méthode il y a, à l'aide de laquelle vous avez pu pénétrer mon âme dans le cas actuel!»

On le voit, ce début est bizarre; ici s'engage une discussion entre Poe et Dupin, et celui-ci, relevant la série des réflexions de son ami, lui montre qu'elles se suivent ainsi, en remontant: Chantilly, le savetier, Orion, le docteur Nichols, Épicure, la stéréotomie, les pavés, le fruitier.

Voilà des idées qui n'ont aucune relation entre elles, et cependant Dupin va les rattacher aisément, en commençant par la dernière.

En effet, en passant dans la rue, un fruitier heurta Poe d'une façon brusque; celui-ci, ébranlé du choc, glissa un peu, mit le pied sur une pierre branlante, et se foula légèrement la cheville en maudissant le pavé défectueux. Arrivé au passage où l'on fait un essai de pavé de bois, le mot stéréotomie est venu à sa pensée, et ce mot l'a conduit inévitablement aux atomes et aux théories d'Épicure. Or, il avait eu dernièrement avec Dupin une discussion à cet égard, dans laquelle Dupin lui apprit que les dernières découvertes cosmogoniques du Docteur Nichols confirmaient les théories du philosophe grec. En y songeant, Poe n'a pu s'empêcher de lever les yeux vers la constellation d'Orion, qui brillait alors de toute sa pureté. Or, le vers latin:

Perdidit antiquum littera prima sonum¹⁰,

a trait à *Orion*, qui s'écrivait primitivement *Urion*, et ce vers, un critique venait de l'appliquer plaisamment au savetier Chantilly, dans son dernier article.

¹⁰ Il a perdu les premières lettres du son antique.

« Cette association d'idées, fit Dupin, je la vis au style du sourire qui traversa vos lèvres. Vous pensiez à l'immolation du pauvre save-tier. Jusque-là, vous aviez marché courbé en deux, mais alors je vous vis vous redresser de toute votre hauteur. J'étais bien sûr que vous pensiez à la pauvre petite taille de Chantilly. C'est dans ce moment que j'interrompis vos réflexions pour vous faire remarquer que c'était un pauvre petit avorton que ce Chantilly, et qu'il serait bien mieux à sa place au théâtre des Variétés. »

Quoi de plus ingénieux et de plus nouveau, je vous le demande, et jusqu'où l'esprit d'observation pourra-t-il conduire un homme doué comme ce Dupin ? C'est ce que nous allons voir.

Un meurtre épouvantable a été commis dans la rue Morgue ; une vieille dame L'Espanaye et sa fille, occupant un appartement au quatrième étage, ont été assassinées vers les trois heures du matin. Un certain nombre de témoins, entre autres un Italien, un Anglais, un Espagnol, un Hollandais, attirés par des cris effrayants, se précipitèrent vers l'appartement, en forcèrent la porte, et au milieu du plus étrange désordre, ils trouvèrent les deux victimes, l'une étranglée, l'autre frappée d'un rasoir encore sanglant. Les fenêtres, les portes soigneusement closes, ne permettaient pas de reconnaître le chemin pris par le meurtrier. Les plus sagaces investigations de la police furent vaines, et rien ne semblait devoir la mettre sur les traces du crime.

Cette affaire épouvantable, entourée d'un si profond mystère, intéressait fort Auguste Dupin ; il se dit que, pour l'instruction de ce meurtre, il ne fallait pas procéder par les moyens habituels ; il connaissait le préfet de police, et il obtint de lui l'autorisation de se rendre sur le théâtre du crime, afin de l'examiner.

Poe l'accompagnait dans sa visite. Dupin, suivi d'un gendarme, inspecta la rue Morgue, les derrières de la maison et la façade avec une minutieuse attention. Puis il monta à la chambre où gisaient encore les deux corps. Son examen dura jusqu'au soir, sans mot dire, et

en retournant chez lui, il s'arrêta quelques minutes dans les bureaux d'un journal quotidien.

Pendant toute la nuit, il resta silencieux, et, le lendemain, à midi seulement, il demanda à son compagnon s'il avait remarqué quelque chose de particulier sur le théâtre du crime.

Voilà où l'analyste Dupin commença à se montrer.

«Eh bien, dit-il, j'attends un individu qui, bien qu'il ne soit peut-être pas l'auteur de cette boucherie, doit se trouver en partie impliqué dans sa perpétration; il est probable qu'il est innocent de la partie atroce du crime... J'attends l'homme ici, dans cette chambre – d'une minute à l'autre. S'il vient, il sera nécessaire de le garder. Voici les pistolets, et nous savons tous deux à quoi ils servent quand l'occasion l'exige.»

Je vous laisse à penser quelle fut la stupéfaction de Poe à ces paroles positives. Dupin lui dit alors que, si la police, après avoir levé les parquets, ouvert les plafonds, sondé la maçonnerie des murs, ne pouvait expliquer l'introduction et la fuite du meurtrier, lui, procédant autrement, savait à quoi s'en tenir à cet égard. En effet, en furetant dans tous les coins, et principalement près de la fenêtre de derrière qui avait *dû* donner passage à l'assassin, il découvrit un ressort; ce ressort, mal maintenu par un clou rouillé, avait pu se refermer de lui-même, et retenir la fenêtre, après que celle-ci fut repoussée du dehors par le pied du fugitif. Près de cette fenêtre se déroulait la longue corde d'un paratonnerre, et Dupin ne doutait plus qu'elle n'eût servi de route aérienne au meurtrier.

Mais cela était peu de chose: du chemin pris par l'assassin soit avant, soit après le crime, on ne pouvait guère arriver à la connaissance du criminel. Aussi Dupin, fixé sur ce point, se lance-t-il dans une déduction curieuse, et prise à un tout autre ordre d'idées, ne se demandant pas comment les choses se sont passées, mais bien en quoi elles se distinguent de tout ce qui est arrivé jusqu'à présent. L'argent demeuré intact dans l'appartement prouve d'ailleurs que le vol n'a pas été le mobile du crime.

C'est alors que Dupin appelle l'attention de Poe sur un fait inobservé des dépositions, et dans lequel se montre tout entier le génie du romancier américain.

Les témoins, accourus au moment du crime, avaient remarqué deux voix distinctement; tous reconnaissaient l'une d'elles comme appartenant à un Français; pas de doute à cet égard; mais quant à l'autre, une voix *aiguë*, une voix *âpre*, il y avait un grand désaccord parmi ces témoins appartenant à différentes nations.

«Ceci, dit Dupin, constitue la *particularité* de l'évidence. Chaque témoin étranger est sûr que cette voix n'était pas celle de l'un de ses compatriotes; il la compare, non pas à la voix d'un individu dont la langue lui serait familière, mais justement au contraire. Le Français présume que c'était une voix d'Espagnol, et *il aurait pu distinguer quelques mots s'il était familiarisé avec l'espagnol*. Le Hollandais affirme que c'était la voix d'un Français; mais il est établi que le témoin, ne sachant pas le français, a été interrogé par le canal d'un interprète. L'Anglais pense que c'était la voix d'un Allemand, et *il n'entend pas l'allemand*. L'Espagnol est *positivement sûr* que c'était la voix d'un Anglais, mais il en juge uniquement par l'intonation, car *il n'a aucune connaissance de l'anglais*. L'Italien croit à une voix de Russe mais *il n'a jamais causé* avec une personne native de Russie. Un autre Français, *cependant*, diffère du premier, et il est certain que, c'était une voix d'Italien; mais n'ayant pas la connaissance de cette langue, il fait comme l'Espagnol, il tire *sa certitude de l'intonation*. Or, cette voix était donc bien insolite et bien étrange, qu'on ne pût obtenir à son égard que de pareils témoignages? Une voix dans les intonations de laquelle des citoyens des cinq grandes parties de l'Europe n'ont rien reconnu qui leur fût familier! Vous me direz que c'était peut-être la voix d'un Asiatique ou d'un Africain. Les Africains et les Asiatiques n'abondent pas à Paris, mais, sans nier la possibilité du cas, j'appellerai simplement votre attention sur trois points. Un témoin dépeint la voix ainsi: *plutôt âpre qu'aiguë*, deux autres en parlent comme d'une voix *brève et saccadée*.

Ces témoins n'ont distingué aucune parole, – aucun son *ressemblant à des paroles.*»

Dupin continue : il rappelle à Poe les détails du crime, la force physique qu'il a dû exiger, car des mèches de cheveux gris ont été arrachées à la tête de la vieille dame, et vous savez «quelle puissante force il faut pour arracher de la tête seulement vingt ou trente cheveux à la fois ;» il remarque l'agilité voulue pour s'élever sur la corde du paratonnerre, la férocité *bestiale* déployée dans le meurtre, cette «*grotesquerie* dans l'horrible, absolument étrangère à l'humanité», et enfin et toujours «cette voix dont l'accent est inconnu à l'oreille d'hommes de plusieurs nations, cette voix dénuée de toute syllabisation distincte et intelligible !

«Or, pour vous, demande alors Dupin à son compagnon, qu'en ressort-il ? Quelle impression ai-je faite sur votre imagination ?»

Je l'avoue, à ce passage du livre, il m'arriva, comme à l'interlocuteur de Dupin, de sentir un frisson courir dans ma chair ! Voyez comment l'étonnant romancier s'est emparé de vous ! Est-il le maître de votre imagination ? Vous tient-il dans les palpitations de son récit ? Presentez-vous l'auteur de ce crime extraordinaire ?

Pour mon compte, j'avais tout deviné alors. Vous aussi, vous avez compris ; cependant je terminerai brièvement en vous citant les quelques lignes que Dupin avait fait insérer la veille dans le journal *le Monde*, feuille consacrée aux intérêts maritimes, et très recherchée par les marins :

«Avis. – On a trouvé dans le bois de Boulogne, le matin du... courant (c'était le matin de l'assassinat) de fort bonne heure, un énorme orang-outang fauve de l'espèce de Bornéo. Le propriétaire (qu'on sait être un marin appartenant à l'équipage d'un navire maltais) peut retrouver l'animal, après en avoir donné le signalement satisfaisant, et remboursé quelques frais à la personne qui s'en est emparée et qui l'a gardé. S'adresser rue... n°... Faubourg Saint-Germain, au troisième.»

Dupin avait déduit la qualité de Maltais d'un bout de ruban ramassé au pied de la chaîne du paratonnerre, et noué d'un nœud particu-

lier aux marins de Malte ; quant à l'individu personnellement, sa voix et ses paroles en faisaient un Français, au dire de tous les témoins. Séduit par l'annonce qui n'établissait aucune connexité entre la fuite de l'orang-outang et le crime, il ne manquerait pas de se présenter.

Il se présenta, en effet ; c'était un marin, « grand, robuste et musculeux individu, avec une expression d'audace de tous les diables » ; après quelques hésitations, il convint de tout. Le singe s'était échappé de chez lui, en lui arrachant son rasoir au moment où il se faisait la barbe. Le marin, effrayé, avait suivi l'animal ; celui-ci, dans sa course fantastique, arriva à la rue Morgue, trouva la chaîne du paratonnerre, et y grimpa lestement. Son maître le suivit de près ; le singe, rencontrant une fenêtre ouverte, se précipita au travers et tomba dans l'appartement des malheureuses femmes. On sait le reste. Le marin assista au drame sans pouvoir s'y opposer, appelant et criant ; puis, la tête perdue, il prit la fuite, suivi par l'animal, qui, refermant la fenêtre d'un coup de pied, se laissa glisser dans la rue, et disparut à son tour.

Voilà cette étrange histoire, et sa véridique explication. On voit quelles merveilleuses qualités de l'auteur elle a mises en relief. Elle a un tel air de vérité qu'on croit lire parfois un acte d'accusation pris tout entier à *la Gazette des tribunaux*.

II

LA LETTRE VOLÉE. — EMBARRAS D'UN PRÉFET DE POLICE. — MOYEN DE GAGNER TOUJOURS AU JEU DE PAIR ET IMPAIR. — VICTORIEN SARDOU. — LE SCARABÉE D'OR. — LA TÊTE DE MORT — ÉTONNANTE LECTURE D'UN DOCUMENT INDÉCHIFFRABLE.

Edgar Poe ne devait pas abandonner ce type curieux d'Auguste Dupin, l'homme aux profondes déductions ; nous le retrouvons dans *la Lettre volée*. L'histoire est simple ; une lettre compromettante a été soustraite par un ministre à un personnage politique. Ce ministre D*** pouvant faire mauvais usage de ce document, il faut le reprendre à tout prix. Le préfet de police a été chargé de cette mission difficile. On sait que la lettre est toujours restée en la possession immédiate de D***. Pendant son absence, les agents ont plusieurs fois fouillé son hôtel, entrepris sa maison chambre par chambre, examiné les meubles de chaque appartement, ouvert tous les tiroirs, poussé tous les secrets, sondé les sièges avec de longues aiguilles, enlevé les dessus de table, démonté les bois de lit, interrogé les moindres jointures, fouillé les courtines, les rideaux, les tapis, les parquets des glaces. Enfin la totalité de la surface de la maison a été divisée en compartiments numérotés ; chaque pouce carré a été passé en revue au microscope, et la cinquantième partie d'une ligne n'a pu échapper à cet examen, ni dans la maison du ministre, ni dans les maisons adjacentes. Au cas où D*** eût porté sur lui cette lettre compromettante, le préfet de police l'a fait arrêter, et dévaliser deux fois par de faux voleurs. On n'a rien trouvé.

Le préfet, découragé, vint trouver Dupin ; il lui conta l'affaire. Dupin l'engagea à continuer ses recherches. Un mois après, le préfet rendait une seconde visite à Dupin ; il n'avait pas été plus heureux.

« Je donnerais vraiment cinquante mille francs, dit-il, à quiconque me tirerait d'affaire.

«—Dans ce cas, répliqua Dupin ouvrant un tiroir et en tirant un livre de mandats, vous pouvez aussi bien me faire un bon pour la somme susdite. Quand vous l'aurez signé, je vous donnerai votre lettre.»

Et il remit le document précieux au préfet de police, à la grande stupéfaction de celui-ci, qui s'en alla précipitamment; après son départ, Dupin fit connaître à Poe comment il s'était rendu possesseur de la lettre; et pour lui montrer que les moyens à employer devaient varier avec la personne à laquelle on avait affaire, il lui raconta ce qui suit:

«J'ai connu un enfant de huit ans, dont l'infaillibilité au jeu de pair et impair faisait l'admiration universelle. Il avait un mode de divination, lequel consistait dans la simple observation et dans l'appréciation de la finesse de ses adversaires. Supposons que son adversaire soit un parfait nigaud, et levant sa main fermée, lui demande: Pair ou impair? Notre écolier répond: Impair, et il a perdu. Mais à la seconde épreuve, il gagne, car il se dit en lui-même: Le niais avait mis pair la première fois, et toute sa ruse ne va qu'à lui faire mettre impair à la seconde; je dirai donc: Impair; — il dit: Impair, et il gagne.

«Maintenant, avec un adversaire un peu moins simple, il aurait raisonné ainsi: Ce garçon voit que j'ai dit: Impair, et, au second coup, il se proposera, — c'est la première idée qui se présentera à lui, une simple variation de pair à impair, comme l'a fait le premier bêta; mais une seconde réflexion lui dira que c'est là un changement trop simple, et finalement, il se décidera à mettre pair comme la première fois. Je dirai donc: Pair; — il dit: Pair, et gagne.»

Partant de ce principe, Dupin a donc commencé par reconnaître le ministre D***, il a appris qu'il était à la fois poète et mathématicien.

«Comme poète *et* mathématicien, se dit-il, il a dû raisonner juste; comme simple mathématicien, il n'aurait pas raisonné du tout, et se serait ainsi mis à la merci du préfet.»

Cela est bien profond, mes chers lecteurs; le mathématicien se se-

rait ingénie à créer une cachette, mais le poète devait s'y prendre tout autrement, et procéder par la simplicité. En effet, il y a des objets qui échappent aux yeux par le fait même de leur excessive évidence. Ainsi, dans les cartes géographiques, les mots en gros caractères, qui s'étendent d'un bout de la carte à l'autre, sont beaucoup moins apparents que les noms écrits en caractères fins et presque imperceptibles. D*** devait donc chercher à dérouter les agents de la police par la naïveté même de ses combinaisons.

C'est ce que comprit Dupin; il connaissait D***, il avait un fac-similé de la lettre en question; il se rendit à l'hôtel du ministre, et la première chose qu'il vit sur son bureau, ce fut cette introuvable lettre parfaitement en évidence; le poète avait compris que le meilleur moyen de la soustraire aux recherches, c'était de ne pas la cacher du tout. D*** s'en empara facilement, en lui substituant son fac-similé, et le tour fut joué. Là où les fureteurs échouèrent, un simple raisonneur réussit et sans peine.

Cette nouvelle est charmante et pleine d'intérêt, M. Victorien Sardou en a tiré une pièce délicieuse, *les Pattes de mouche*, dont vous avez certainement entendu parler, et qui a été l'un des grands succès du Gymnase.

J'arrive au *Scarabée d'or*, et ici le héros d'Edgar Poe va faire preuve d'une sagacité peu commune; je serai forcé de citer un long passage de cette histoire; mais vous ne vous en plaindrez pas, et vous le relirez plus d'une fois, je vous le promets.

Poe s'était lié intimement avec un M. William Legrand, qui, ruiné par une série de malheurs, quitta la Nouvelle-Orléans et vint s'établir près Charleston, dans la Caroline du Sud, sur l'île de Sullivan, composée uniquement de trois milles de sable de mer, d'un quart de mille de largeur. Legrand était d'un caractère misanthrope, sujet à des alternatives d'enthousiasme et de mélancolie; on lui croyait la tête un peu dérangée, et ses parents avaient mis près de lui un vieux nègre répondant au nom de Jupiter.

Vous le voyez déjà, ce Legrand, cet ami de Poe, sera encore un

caractère d'exception, un tempérament facilement surexcitable, et sujet à des crises.

Un jour, Poe alla lui rendre visite; il le trouva dans un contentement inexprimable; Legrand, qui collectionnait les coquillages et les échantillons entomologiques, venait de découvrir un scarabée d'une espèce *étrange*. Vous vous attendiez à ce mot, n'est-il pas vrai? Legrand n'avait pas l'animal en sa possession alors; il l'avait prêté à un de ses amis, le lieutenant G***, résidant au fort Moultrie.

Jupiter avouait n'avoir jamais vu un pareil scarabée; il était d'une brillante couleur d'or, et d'un poids considérable. Le nègre ne doutait pas qu'il ne fût en or massif. Legrand voulut donner à son ami un dessin de l'insecte; il chercha un morceau de papier, et, n'en trouvant pas, il tira de sa poche un morceau de vieux vélin fort sale, sur lequel il se mit à dessiner l'animal. Mais, chose bizarre, quand il eut fini et passé le parchemin à Poe, celui-ci y vit, non un scarabée, mais une tête de mort très nettement tracée. Il en fit l'observation. William ne voulut pas en convenir; mais après une légère discussion, il dut reconnaître que sa plume avait dessiné un crâne parfaitement reconnaissable. Il jeta son papier de fort mauvaise humeur, puis le reprit, l'examina pensivement, et enfin le serra dans son pupitre. On parla d'autre chose, et Poe se retira, sans que Legrand fît aucun effort pour le retenir.

Un mois après, Poe reçut la visite du nègre. Celui-ci, fort inquiet, vint lui parler de l'état maladif de son maître, qui était devenu taciturne, pâle, affaibli; il attribuait ce changement à cet incident, que William aurait été mordu par son scarabée. Depuis ce temps, toutes les nuits, *il rêvait d'or*. Jupiter était chargé d'une lettre de William, dans laquelle William priait Poe de venir le voir.

« *Venez! venez!* disait-il. Je désire vous voir ce soir pour affaire grave. Je vous assure que c'est de *la plus haute* importance. »

Vous voyez comment l'action s'engage, et de quel intérêt *singulier* doit être cette histoire. Un monomane qui *rêve d'or* pour avoir été mordu par un scarabée.

Poe accompagna le nègre jusqu'à son bateau, où se trouvaient une faux et trois bûches achetées par l'ordre de William. Cette acquisition l'étonna ; il arriva à l'île vers les trois heures de l'après-midi. Legrand l'attendait impatiemment, et lui serra la main avec un empressement nerveux. «Son visage était d'une pâleur spectrale, et ses yeux, naturellement fort enfoncés, brillaient d'un éclat surnaturel.»

Poe lui demanda des nouvelles de son scarabée. William lui répondit que ce scarabée était destiné à faire sa fortune, et qu'en en usant convenablement il arriverait jusqu'à l'or, *dont il est l'indice*.

En même temps, il lui montra un très remarquable insecte inconnu à cette époque aux naturalistes ; il portait, à l'une des extrémités du dos, deux taches noires et rondes, et à l'autre une tache de forme allongée. Ses élytres étaient excessivement dures et luisantes, et avaient positivement l'aspect de l'or bruni.

«Je vous ai envoyé chercher, dit William à Poe, pour vous demander conseil et assistance dans l'accomplissement des vues de la destinée et du scarabée.»

Poe interrompit William et lui tâta le pouls ; il ne lui trouva pas le plus léger symptôme de fièvre ; il voulut néanmoins détourner le cours de ses idées ; mais William annonça son intention formelle de faire, la nuit même, une excursion dans les collines, excursion dans laquelle le scarabée devait jouer un grand rôle. Poe n'eut plus qu'à le suivre avec Jupiter.

Tous les trois partirent ; on traversa la crique qui séparait l'île de la terre ferme, et la petite troupe, franchissant les terrains montueux de la rive, s'avança à travers un pays horriblement sauvage et désolé. Au coucher du soleil, elle entra dans une région sinistre, coupée de profondes ravines. Sur une plate-forme étroite s'élevait un tulipier sauvage au milieu de huit à dix chênes. William donna l'ordre à Jupiter de grimper sur cet arbre en emportant le scarabée attaché au bout d'une longue corde ; malgré ses répugnances, et sous les menaces violentes de William, Jupiter obéit et arriva sur la grande fourche de l'arbre, à soixante et dix pieds du sol.

Alors William lui ordonna de suivre la plus grosse branche de côté; bientôt Jupiter disparut dans le feuillage; lorsqu'il eut passé sept branches, son maître lui commanda de s'avancer sur la septième aussi loin que possible, et de dire s'il voyait quelque chose de singulier. Après des hésitations, car le bois lui semblait pourri, Jupiter, alléché par la promesse d'un dollar d'argent, parvint à l'extrémité de la branche.

«Oh! oh! oh! s'écria-t-il, Seigneur Dieu! miséricorde! Qu'y a-t-il sur l'arbre?»

«—Eh bien, cria Legrand au comble de la joie, qu'est-ce qu'il y a?»

Jupiter se trouvait en présence d'un crâne retenu par un gros clou et décharné par le bec des corbeaux. William lui ordonna de passer par l'œil gauche du crâne la corde qui tenait le scarabée, et de laisser filer celui-ci jusqu'à terre.

Jupiter obéit, et l'insecte se balança bientôt à quelques pouces au-dessus de la terre. William débaya le terrain, fit tomber le scarabée sur le sol, et enfonça une cheville de bois à l'endroit précis qu'il toucha. Puis, tirant un ruban de sa poche, et le fixant à la partie de l'arbre la plus rapprochée de la cheville, il le déroula pendant cinquante pieds, en suivant la direction donnée par l'arbre et la cheville. Alors il fixa une seconde cheville à l'extrémité du ruban, en fit le centre d'un cercle de quatre pieds de diamètre, et, aidé de Poe et de Jupiter, il creusa vivement le sol; le travail se poursuivit pendant deux heures; aucun indice de trésor ne se montra. William était déconcerté. Sans mot dire, Jupiter rassembla les outils, et la petite troupe commença à revenir vers l'est.

Elle avait fait douze pas à peine, quand Legrand se précipita sur Jupiter.

«Scélérat, criait-il en faisant siffler les syllabes entre ses dents... Quel est ton œil gauche?»

Le pauvre noir indiqua de la main son œil droit.

«Je m'en doutais, s'écria Legrand... Allons! allons! il faut recommencer.»

En effet, le nègre s'était trompé, et il avait fait filer la corde du scarabée par l'œil droit au lieu de l'œil gauche. L'expérience recommença; la première cheville se trouva reportée quelques pouces plus à l'ouest, et le ruban déroulé marqua un nouveau point éloigné de plusieurs yards de l'endroit précédemment creusé.

Le travail fut repris. Bientôt apparurent des débris de squelette, des boutons de métal, quelques pièces d'or ou d'argent, et enfin un coffre de bois de forme oblongue, maintenu par des lames de fer forgé; le couvercle était retenu par deux verrous que William, pantelant d'anxiété, fit glisser rapidement.

Le coffre était rempli d'incalculables trésors: 450 000 dollars en monnaies françaises, espagnoles, allemandes et anglaises, 110 diamants, 18 rubis, 310 émeraudes, 21 saphirs et une opale, une énorme quantité d'ornements en or massif, des bagues, des boucles d'oreilles, des chaînes, 85 crucifix d'or, 5 encensoirs, 197 montres superbes, enfin une valeur d'un million et demi de dollars.

Toutes ces richesses furent transportées peu à peu à la cabane de Legrand. Poe mourait d'impatience de savoir comment la connaissance de ce trésor était arrivée à son ami, et celui-ci s'empressa de le raconter.

Le récit précédent ne peut donner au lecteur qu'une idée imparfaite du genre du romancier; je n'ai pu vous peindre la surexcitation malade de William pendant cette nuit; cette découverte d'un trésor est plus ou moins semblable à toutes les découvertes de ce genre que vous avez pu lire; à part la mise en scène du scarabée et du crâne, rien de plus ordinaire. Mais nous arrivons maintenant à la partie pittoresque et singulière de la Nouvelle, en entamant la série des déductions qui conduisirent William à la découverte du trésor.

Il commença par rappeler à son ami cette grossière esquisse du scarabée faite à sa première visite, et qui se trouva représenter une tête de mort. Le dessin était tracé sur un morceau de parchemin très mince.

Or, voici dans quelle circonstance William avait ramassé ce parchemin; c'était à la pointe de l'île, près des restes d'une barque naufragée, le jour même où il découvrit son scarabée, qu'il enveloppa même dans ce bout de chiffon.

Les débris échoués excitèrent son attention, et il se rappela que le crâne ou la tête de mort est l'emblème bien connu des pirates. C'était déjà les deux anneaux d'une grande chaîne.

Mais si ce crâne n'existait pas sur le parchemin au moment où William dessina le scarabée, comment s'y trouva-t-il ensuite, quand le papier fut tendu à Poe? C'est qu'au moment où ce dernier allait l'examiner, le chien de William s'élança sur Poe pour jouer. Celui-ci en l'écartant de la main, rapprocha du feu le parchemin, et la chaleur de la flamme, par suite d'une préparation chimique, fit renaître ce dessin jusqu'alors invisible.

Après le départ de son ami, William reprit le parchemin, le soumit à l'action de la chaleur, et vit apparaître dans un coin de la bande, au coin diagonalement opposé à celui où était tracée la tête de mort, une figure représentant un chevreau.

Mais quel rapport existe-t-il entre des pirates et un chevreau? Le voici. Il y eut autrefois un certain capitaine Kidd¹¹ (*kid*, en anglais, chevreau) qui fit beaucoup parler de lui. Pourquoi cette figure n'aurait-elle pas été sa signature logographique, tandis que la tête de mort remplissait l'emploi de sceau ou d'estampille? William fut donc amené naturellement à rechercher une lettre entre le timbre et la signature. Mais le texte semblait manquer totalement.

Et cependant les histoires de Kidd lui revenaient en tête; il se rappelait que le capitaine et ses associés avaient enfoui des sommes énormes, provenant de leur piraterie, sur quelque point de la côte de l'Atlantique. Le trésor devait exister encore dans son dépôt; car, sans cela, les rumeurs actuelles n'eussent pas pris naissance. Or, William arriva à cette conviction que ce bout de parchemin contenait l'indication du lieu de ce dépôt.

¹¹ Ce pirate a réellement existé. Cooper y fait souvent allusion dans ses romans.

Il le nettoya, le décrassa avec soin, le plaça dans une casserole et posa la casserole sur des charbons ardents. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut que la bande de vélin se mouchetait en plusieurs endroits de signes qui ressemblaient à des chiffres rangés en ligne. Ayant chauffé de nouveau, William vit bientôt sortir des caractères grossièrement tracés en rouge. Ceci raconté, William tendit à Poe le parchemin qui contenait les lignes suivantes :

53 ## + 305)) 6^x; 4826) 4 #.); 806^x; 48 + 8¶(60)) 85; 1 # (;:#
^x 8+83(88)5^x+; 46 (; 88^x96^x?; 8)^x# (; 485); 5^x + 2: ^x # (; 4956^x 2 (5^x
 - 4)8¶(8^x; 4069285);) 6 + 8) 4 ###; 1(++9; 48081; 8:8'+1; 48+85; 4)
 485 + 528806 ^x 8l (# 9; 48; (88; 4 (#?34; 48) 4 #; 161;:188; #?;

Poe, en voyant cette succession de chiffres, de points, de traits, de points et virgules, de parenthèses, déclara ne pas en être plus avancé. Vous auriez dit comme lui, chers lecteurs; eh bien, le romancier va débrouiller ce chaos avec une admirable logique. Suivez-le; car là est la partie la plus ingénieuse de sa nouvelle.

La première question à vider était la *langue* du chiffre; mais ici le jeu de mots sur *Kidd* indiquait suffisamment la langue anglaise; car il n'est possible qu'en cette langue.

Je laisse maintenant la parole à William.

«Vous remarquerez, dit-il, qu'il n'y a pas d'espace entre les mots; la tâche eût été singulièrement plus facile. Dans ce cas, j'aurais commencé par faire une collation et une analyse des mots les plus courts, et si j'avais trouvé, comme cela est toujours probable, un mot d'une seule lettre, *a* ou *I* (*un, je*), par exemple, j'aurais considéré la solution comme assurée; mais puisqu'il n'y avait pas d'espaces, mon premier devoir était de relever les lettres prédominantes, ainsi que celles qui se rencontraient plus rarement. Je les comptai toutes et je dressai la table que voici :

«Le caractère 8 se trouve 33 fois.

»	;	»	26	»
»	4	»	19	»
»	# et)	»	16	»
»	x	»	13	»
»	5	»	12	»
»	6	»	11	»
»	+ et 1	»	8	»
»	0	»	6	»
»	9 et 2	»	5	»
»	: et 3	»	4	»
»	?	»	3	»
»	¶	»	2	»
»	– et .	»	1	»

«Or, la lettre qui se rencontre le plus souvent en anglais est *e*; les autres lettres se succèdent dans cet ordre: *a o i d h n r s t u y c f g l m w b k-p q x z E* prédomine si singulièrement, qu'il est très rare de trouver une phrase d'une certaine longueur dont il ne soit pas le caractère principal.

«Nous avons donc, tout en commençant, une base d'opération qui donne quelque chose de mieux qu'une conjecture. Puisque notre caractère dominant est 8, nous commencerons par le prendre pour *lè* de l'alphabet naturel. Pour vérifier cette supposition, voyons si le 8 se rencontre souvent double; car *lè* se redouble très fréquemment en anglais, comme, par, exemple, dans les mots: *meet, fleet, speed, seen, been, agree*, etc. Or, dans le cas présent, nous voyons qu'il n'est pas redoublé moins de cinq fois, bien que le cryptogramme soit très-court.

«Donc, 8 représentera *e*. Maintenant, de tous les mots de la langue, *the* est le plus usité; conséquemment il nous faut voir si nous ne trouverons pas plusieurs fois répétée la même combinaison de trois caractères, ce 8 étant le dernier des trois. Si nous trouvons des

répétitions de ce genre, elles représenteront très probablement *the*. Vérification faite, nous n'en trouvons pas moins de 7, et les caractères sont 48. Nous pouvons donc supposer que ; représente *t*, que 4 représente *h*, et que 8 représente *e*, – la valeur du dernier se trouvant ainsi confirmée de nouveau; il y a maintenant un grand pas de fait.

«Nous n'avons déterminé qu'un mot; mais ce seul mot nous permet d'établir un point beaucoup plus important, c'est-à-dire les commencements et les terminaisons d'autres mots. Voyons par exemple, l'avant-dernier cas où se présente la combinaison; 48, presque à la fin du chiffre. Nous savons que le;, qui vient immédiatement après est le commencement d'un mot, et des six caractères qui suivent ce *the* nous n'en connaissons pas moins de cinq. Remplaçons donc ces caractères par les lettres, qu'ils représentent, en laissant un espace pour l'inconnu:

t eeth.

«Nous devons tout d'abord écarter le *th*, comme ne pouvant pas faire partie du mot qui commence par le premier *t*, puisque nous voyons, en essayant successivement toutes les lettres de l'alphabet pour combler la lacune, qu'il est impossible de former un mot dont ce *th* fasse partie. Réduisons donc nos caractères à

t ee,

et, reprenant de nouveau tout l'alphabet s'il le faut, nous concluons au mot *tree* (arbre), comme à la seule version possible. Nous gagnons aussi une nouvelle lettre *r*, représentée par (, plus deux mots juxtaposés, *the tree* (l'arbre).

«Un peu plus loin, nous retrouvons la combinaison; 48, et nous nous en servons comme de terminaison à ce qui précède immédiatement. Cela nous donne l'arrangement suivant:

the tree; 4 (47#? 3 4 the,

ou en substituant les lettres naturelles aux caractères que nous connaissons,

the tree thr #? 3 4 the.

«Maintenant, si aux caractères inconnus nous substituons des blancs ou des points, nous aurons :

the tree thr... h the,

et le mot *through* (par, à travers) se dégage pour ainsi dire de lui-même ; mais cette découverte nous donne trois lettres de plus, *o*, *u* et *g*, représentées par #, ? et 3.

«Maintenant, cherchons attentivement dans le cryptogramme des combinaisons de caractères connus, et nous trouverons, non loin du commencement, l'arrangement suivant :

83 (88, ou *egree*,

qui est évidemment la terminaison du mot *degree* (degré), et qui nous livre encore une lettre *d*, représentée par +.

«Quatre lettres plus loin que le mot *degree* nous trouvons la combinaison :

; 46, (; 88,

dont nous traduisons les caractères connus et représentons l'inconnu par un point ; cela nous donne :

th. rtee,

arrangement qui nous suggère immédiatement le mot *thirteen* (treize), et nous fournit deux lettres nouvelles, *i* et *n*, représentées par 6 et ^x.

«Reportons-nous maintenant au commencement du cryptogramme, nous trouverons la combinaison

53## +.

«Traduisant comme nous avons déjà fait, nous obtenons

.good

ce qui nous montre que la première lettre est un *a*, et que les deux premiers mots sont *a good* (un bon, une bonne).

«Il serait temps maintenant, pour éviter toute confusion, de disposer toutes nos découvertes sous forme de table. Cela nous fera un commencement de clef.

5	représente	<i>a</i>
+	»	<i>d</i>
8	»	<i>e</i>
3	»	<i>g</i>
4	»	<i>b</i>
6	»	<i>i</i>
^x	»	<i>n</i>
#	»	<i>o</i>
(»	<i>r</i>
;	»	<i>t</i> .

«Ainsi, nous n'avons pas moins de dix lettres les plus importantes, et il est inutile que nous poursuivions la solution à travers tous ces détails... Il ne me reste plus qu'à vous donner la traduction complète

du document, comme si nous avions déchiffré successivement tous les caractères. La voici :

«A good glass in the bishop's hostel in the devil's seat forty-one degrees and thirteen minutes northeast and by north main branch seven limb cast side shoot from the left eye of the death's-head a be line from the through the shot fifty feet out.»

«Ce qui signifie :

«Un bon verre dans l'hôtel de l'évêque dans la chaise du diable quarante et un degrés et treize minutes nord-est quart de nord principale tige septième branche côté est lâchez de l'œil de gauche de la tête de mort une ligne d'abeille de l'arbre à travers la balle cinquante pieds au large.»

Voilà donc le cryptogramme déchiffré, et j'engage mes lecteurs à refaire les calculs du romancier; ils en contrôleront l'exactitude. Mais que veut dire tout ce jargon, et comment William a-t-il pu le comprendre?

D'abord il chercha à ponctuer ce document; or, l'écrivain s'était fait une loi d'assembler ses mots sans aucune division; mais, n'étant pas très habile, il avait serré ses caractères précisément aux endroits qui demandaient une interruption. Remarquez bien cette réflexion, car elle dénote une profonde connaissance de la nature humaine. Or, le manuscrit offrait cinq divisions, qui donnaient :

«Un bon verre dans l'hôtel de l'évêque dans la chaise du diable
«Quarante et un degrés et treize minutes
«Nord-est quart de nord
«Principale tige septième branche côté est
«Lâchez de l'œil gauche de la tête de mort

« Une ligne d'abeille de l'arbre à travers la balle cinquante pieds au large. »

Or, voici ce que Legrand conclut avec une suprême sagacité, après de longues recherches :

Il découvrit d'abord, à quatre milles au nord de l'île, un vieux manoir du nom de Château de Bessop. C'était un assemblage de pics et de rochers, dont quelques-uns présentaient au sommet une cavité nommée *la Chaise du diable*. Le reste allait tout seul : le bon verre signifiait une longue-vue ; en la pointant à 41° 13' nord-est quart de nord, on apercevait au loin un grand arbre, dans le feuillage duquel brillait un point blanc, la tête de mort.

L'énigme était résolue. William se rendit à l'arbre, reconnut *la principale tige et la septième branche côté est* ; il comprit qu'il fallait laisser tomber *une balle par l'œil gauche* du crâne, et qu'*une ligne d'abeille*, ou plutôt une ligne droite, menée du tronc de l'arbre à travers la balle, à une distance de *cinquante pieds au large*, lui indiquerait l'endroit précis où se trouvait enfoui le trésor. Obéissant à sa nature fantasque, et voulant mystifier un peu son ami, il remplaça la balle par le scarabée, et il devint riche de plus d'un million de dollars.

Telle est cette nouvelle, curieuse, étonnante, excitant l'intérêt par des moyens inconnus jusqu'alors, pleine d'observations et de déductions de la plus haute logique, et qui, seule, eût suffi à illustrer le romancier américain.

A mon sens, c'est la plus remarquable de toutes ces histoires extraordinaires, celle dans laquelle se trouve révélé au suprême degré le genre littéraire dit maintenant genre Poe.

III

LE CANARD AU BALLON. — AVENTURES D'UN CERTAIN HANS PFAALL.
— MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE BOUTEILLE. — UNE DESCENTE DANS LE
MAELSTROM. — LA VÉRITÉ SUR LE CAS DE M. VALDEMAR. — LE CHAT NOIR.
— L'HOMME DES FOULES. — LA CHUTE DE LA MAISON USHER. — LA SEMAINE
DES TROIS DIMANCHES.

J'arrive maintenant au *Canard au ballon*. Mais, en quelques lignes, je vous dirai qu'il s'agit d'une traversée de l'Atlantique, faite en trois jours par huit personnes. Le récit de ce voyage parut dans le *New-York Sun*. Beaucoup y crurent qui certes ne l'avaient pas encore lu, car les moyens mécaniques indiqués par Poe, la vis d'Archimède, qui sert de propulseur, et le gouvernail, sont absolument insuffisants pour diriger un ballon. Les aéronautes, partis d'Angleterre avec l'intention de se diriger sur Paris, sont entraînés en Amérique jusqu'à l'île Sullivan; pendant leur traversée, ils s'élevèrent à une hauteur de 25 000 pieds. La nouvelle est courte et reproduit les incidents du voyage avec plus d'étrangeté que de vérité.

Je lui préfère l'histoire intitulée *Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaall*, dont je vous entretiendrai plus longuement. Seulement, je me hâterai de vous dire que, là aussi, les lois les plus élémentaires de la physique et de la mécanique sont intrépidement transgressées; cela m'a toujours paru étonnant de la part de Poe, qui, par quelques inventions, aurait pu rendre son récit plus vraisemblable; après tout, comme il s'agit d'un voyage dans la lune, il ne faut pas se montrer trop difficile sur les moyens de transport.

Ce certain Hans Pfaall était un insensé criminel, une sorte d'assassin rêveur, qui, pour ne pas payer ses dettes, résolut de s'enfuir dans la lune. Il partit un beau matin de Rotterdam, après avoir eu toutefois la précaution de faire sauter ses créanciers au moyen d'une mine disposée à cet effet.

Je dois dire maintenant comment Pfaall accomplit cet impossible voyage. Pour les besoins de sa cause, il remplit son ballon d'un gaz inventé par lui, résultat de la combinaison *d'une certaine substance métallique ou demi-métal* et d'un acide très commun. Ce gaz est une des parties constituantes de l'azote, considéré jusqu'alors comme irréductible, et sa densité est trente-sept fois moindre que celle de l'hydrogène. Nous voici donc, physiquement parlant, dans le domaine de la fantaisie; mais ce n'est pas tout.

Vous savez que c'est la pression de l'air qui fait monter un aérostat. Arrivé aux limites supérieures de l'atmosphère, à six mille toises environ, un ballon, s'il y pouvait parvenir, s'arrêterait court, et aucune force humaine ne pourrait le faire aller au delà; c'est alors que Pfaall, ou plutôt Poe lui-même, entre dans des discussions bizarres pour prouver qu'au-delà des couches d'air il existe encore un milieu éthéré. Ces discussions sont faites avec un aplomb remarquable, et les arguments sont tirés de faits à peu près faux avec la rigueur la plus illogique; bref, il en arrive à conclure qu'il y avait une forte probabilité «pour qu'à aucune période de son ascension, il n'arrivât à un point où les différentes pesanteurs réunies de son immense ballon, du gaz inconcevablement rare qu'il renfermait, de la nacelle et de son contenu, pussent égaler la pesanteur de la masse d'atmosphère ambiante déplacée.»

Voilà le point de départ; mais cela ne suffit pas. En effet, monter, monter toujours, c'est bien; mais respirer est aussi nécessaire; Pfaall emporte donc un certain appareil destiné à condenser l'atmosphère, quelque rare qu'elle soit, en suffisante quantité pour les besoins de la respiration.

Ainsi donc, voici un air qu'il sera nécessaire de condenser pour le fournir aux poumons, et qui, cependant, à son état naturel, sera néanmoins assez dense pour élever le ballon. Vous comprenez la contradiction de ces faits, je n'insiste pas davantage.

D'ailleurs, une fois le point de départ admis, le voyage de Pfaall est merveilleux, plein de remarques inattendues, d'observations sin-

gulières ; l'aéronaute entraîne son lecteur avec lui dans les hautes régions de l'air ; il traverse rapidement un nuage orageux ; à une hauteur de neuf milles et demi, il lui semble que ses yeux, que la pression atmosphérique ne maintient plus, sont poussés en dehors de leurs orbites, et que les objets contenus dans la nacelle se présentent sous une forme monstrueuse et fausse ; il s'élève toujours ; un spasme le prend ; il est forcé de se pratiquer une saignée avec son canif, ce qui lui procure un soulagement immédiat.

« A une hauteur de dix-sept milles, dit Pfaall, l'aspect de la terre était vraiment magnifique. A l'ouest, au nord, au sud, aussi loin que pénétrait mon regard s'étendait une nappe illimitée de mer, en apparence immobile, qui, de seconde en seconde, prenait une teinte bleue plus profonde. A une vaste distance, vers l'est, s'allongeaient très distinctement les Iles-Britanniques, les côtes occidentales de l'Espagne et de la France, ainsi qu'une petite portion de la partie nord du continent africain. Il était impossible de découvrir une trace des édifices particuliers, et les plus orgueilleuses cités de l'humanité avaient absolument disparu de la face de la terre. »

Bientôt Pfaall atteint une hauteur de 25 milles, et son regard n'embrassait pas moins de la 320^e partie de la surface de la terre ; il installe son appareil à condensation ; s'enferme, lui et sa nacelle tout entière, dans un véritable sac de caoutchouc ; il y condense l'atmosphère, et invente un appareil ingénieux, qui, au moyen de gouttes d'eau tombant sur son visage, le réveille toutes les heures, afin qu'il puisse renouveler l'air vicié dans cet espace étroit.

Jour par jour, il tient alors le journal de son voyage. Il était parti le 1^{er} avril ; le 6, il se trouve au-dessus du pôle, observe les immenses banquises, et voit son horizon s'agrandir sensiblement, par suite de l'aplatissement de la terre. Le 7, il estime sa hauteur à 7 254 milles, ayant sous les yeux la totalité du plus grand diamètre terrestre, avec l'équateur pour horizon.

Alors sa planète natale commence à décroître de jour en jour ; mais il ne peut apercevoir la lune, qui est presque dans son zénith,

et que le ballon lui cache. Le 15, un bruit effrayant vient le plonger dans la stupeur ; il suppose avoir été croisé dans sa marche par un immense aérolithe. Le 17, en regardant au-dessous de lui, il fut pris d'une terreur immense ; le diamètre de la terre lui parut augmenté subitement dans une proportion immense. Son ballon avait-il crevé ? tombait-il avec la plus impétueuse, la plus incomparable vitesse ? Ses genoux vacillèrent, ses dents claquèrent, son poil se dressa sur sa tête... Mais la réflexion vint à son secours, et que l'on juge de sa joie, quand il comprit que ce globe étendu sous ses pieds, et vers lequel il s'abaissait rapidement, était la lune dans toute sa gloire.

Pendant son sommeil, le ballon avait accompli son renversement, et descendait alors vers le brillant satellite, dont les montagnes projetaient en tous sens des masses volcaniques.

Le 19 avril, contrairement aux découvertes modernes, qui prouvent l'absence complète d'atmosphère autour de la lune, Pfaall remarqua que l'air ambiant devenait de plus en plus dense ; le travail de son condensateur fut notablement diminué, il put même enlever sa prison de caoutchouc. Bientôt il constata qu'il tombait avec une horrible impétuosité ; il jeta rapidement son lest et tous les objets qui garnissaient sa nacelle, et enfin arriva « comme une bille au cœur même d'une cité d'un aspect fantastique, et au beau milieu d'une multitude d'un vilain petit peuple, dont pas un individu ne prononça une syllabe, ni ne se donna le moindre mal pour lui prêter assistance. »

Le voyage avait duré dix-neuf jours, Pfaall ayant franchi une distance approximative de 231 920 milles. En regardant la terre, il l'aperçut « sous la forme d'un vaste et sombre bouclier de cuivre d'un diamètre de deux degrés environ, fixe et immobile dans les cieux, et garni à l'un de ses bords d'un croissant d'or étincelant. On n'y pouvait découvrir aucune trace de mer ni de continent, et le tout était moucheté de taches variables et traversé par les zones tropicales et équatoriales comme par des ceintures. »

Ici finit l'étrange aventure de Hans Pfaall ; comment ce récit parvint-il au bourgmestre de Rotterdam, Mynheer Superbus von

Underduck? Par un habitant de la lune, ni plus ni moins, un messager de Hans lui-même, qui demandait à revenir sur terre; sa grâce accordée, il s'engageait à communiquer ses curieuses observations sur la nouvelle planète, «sur ses étonnantes alternatives de froid et de chaud; – sur cette clarté solaire qui dure quinze jours implacable et brûlante, et sur cette température glaciale, plus que polaire, qui remplit l'autre quinzaine; – sur une translation constante d'humidité qui s'opère par distillation, comme dans le vide, du point situé au-dessus du soleil jusqu'à celui qui en est le plus éloigné; – sur la race même des habitants, sur leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions politiques; sur leur organisme particulier, leur laideur, *leur privation d'oreilles, appendices superflus dans une atmosphère si étrangement modifiée*; conséquemment sur leur ignorance de l'usage et des propriétés du langage; *sur la singulière méthode de communication qui remplace la parole*; – sur l'incompréhensible rapport qui unit chaque citoyen de la lune à un citoyen du globe terrestre, rapport analogue et soumis à celui qui régit également les mouvements de la planète et du satellite, et par suite duquel *les existences et les destinées des habitants de l'une sont enlacées aux existences et aux habitants de l'autre*; – et par-dessus tout, sur les sombres et terribles mystères relégués dans les régions de l'autre hémisphère lunaire, régions qui, grâce à la concordance presque miraculeuse de la rotation du satellite sur son axe avec sa révolution sidérale autour de la terre, n'ont jamais tourné vers nous, et, Dieu merci, ne s'exposeront jamais à la curiosité du télescope humain.»

Réfléchissez bien à tout cela, chers lecteurs, et voyez quelles magnifiques pages Edgar Poe eût écrites sur ces faits étranges! Il a préféré s'arrêter là; il termine même sa nouvelle en prouvant qu'elle ne pouvait être qu'un *canard*. Il regrette donc, et nous regretterons ensemble, cette histoire ethnographique, physique et morale de la lune, qui reste encore à faire aujourd'hui. Jusqu'à ce qu'un plus inspiré ou plus audacieux l'entreprenne, il faut renoncer à connaître l'organisation spéciale des habitants lunaires, la manière dont ils communiquent entre eux en l'absence de la parole, et surtout la corrélation qui

existe entre nous et les co-êtres de notre satellite. J'aime à croire que, vu la situation inférieure de leur planète, ils seront tout au plus bons à devenir nos domestiques.

J'ai dit qu'Edgar Poe avait tiré des effets variés de son imagination bizarre ; je vais rapidement vous indiquer les principaux, en citant encore quelques-unes de ses nouvelles, telles que *le Manuscrit trouvé dans une bouteille*, récit fantastique d'un naufrage dont les naufragés sont recueillis par un navire impossible, dirigé par des ombres ; *Une descente dans le Maelstrom*, excursion vertigineuse tentée par des pêcheurs de Lofoden ; *la Vérité sur le cas de M. Valdemar*, récit où la mort est suspendue chez un mourant par le sommeil magnétique ; *le Chat noir*, histoire d'un assassin dont le crime fut découvert par cet animal, enterré maladroitement avec la victime ; *l'Homme des foules*, personnage d'exception, qui ne vit que dans les foules, et que Poe, surpris, ému, attiré malgré lui, suit à Londres depuis le matin, à travers la pluie et le brouillard, dans les rues encombrées de monde, dans les tumultueux bazars, dans les groupes de tapageurs, dans les quartiers reculés où s'entassaient les ivrognes, partout où il y a foule, son élément naturel ; enfin *la Chute de la maison Usher*, aventure effrayante d'une jeune fille qu'on croit morte, qu'on ensevelit et qui revient.

Je terminerai cette nomenclature en citant la nouvelle intitulée *la Semaine des trois dimanches*. Elle est d'un genre moins triste, quoique bizarre. Comment peut-il exister une semaine des trois dimanches ? Parfaitement, *pour trois individus*, et Poe le démontre. En effet, la terre a vingt-cinq milles de circonférence, et tourne sur son axe de l'est à l'ouest en vingt-quatre heures ; c'est une vitesse de mille milles à l'heure environ. Supposons que le premier individu parte de Londres, et fasse mille milles dans l'ouest ; il verra le soleil une heure avant le second individu resté immobile. Au bout de mille autres milles, il le verra deux heures avant ; à la fin de son tour du monde, revenu à son point de départ, il aura juste l'avance d'une journée entière sur le second individu, Que le troisième individu accomplisse le même voyage dans les mêmes conditions, mais en sens inverse, en allant vers l'est,

EDGAR POE ET SES ŒUVRES

après son tour du monde il sera en retard d'une journée ; qu'arrive-t-il alors aux trois personnages réunis un dimanche au point de départ ? Pour le premier, c'était hier dimanche, pour le second, aujourd'hui même, et pour le troisième, c'est demain. Vous le voyez, ceci est une plaisanterie cosmographique dite en termes curieux.

IV

AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM. — AUGUSTE BARNARD. — LE BRICK
LE GRAMPUS. — LA CACHETTE À FOND DE CALE. — LE CHIEN ENRAGÉ. — LA
LETTRE DE SANG. — RÉVOLTE ET MASSACRE. — LE REVENANT DU BORD. — LE
NAVIRE DES MORTS. — NAUFRAGE. — TORTURES DE LA FAIM. — VOYAGE AU PÔLE
SUD. — HOMMES NOUVEAUX. — ÎLE EXTRAORDINAIRE. — ENTERRÉS VIVANTS.
— LA GRANDE FIGURE HUMAINE. — CONCLUSION.

J'arrive enfin à un roman qui terminera cette étude sur les œuvres de Poe. Il est plus long que ses plus longues nouvelles et porte ce titre: *Aventures d'Arthur Cordon Pym*. Peut-être plus humain que les histoires extraordinaires, il n'en est pas moins en dehors pour cela. Il présente des situations qui ne se sont rencontrées nulle part, et de nature essentiellement dramatique. Vous en jugerez.

Poe commence d'abord par rapporter une lettre dudit Gordon Pym, tendant à prouver que ses aventures ne sont aucunement imaginaires, comme on avait voulu le faire croire en les signant du nom de M. Poe; il réclame en faveur de leur réalité; sans chercher si loin, nous allons voir si elles sont même probables, pour ne pas dire possibles.

Gordon Pym raconte lui-même.

Dès son enfance, il eut la manie des voyages, et, malgré certaine aventure qui faillit lui coûter la vie, ne le corrigea pas. Il médita un jour, contre le gré et à l'insu de sa famille, de s'embarquer sur le brick *le Grampus*, destiné à la pêche de la baleine.

Un de ses amis, Auguste Barnard, qui fait partie de l'équipage, doit favoriser ce projet en préparant dans la cale une cachette où Gordon restera jusqu'au moment du départ. Tout s'exécute sans difficulté, et notre héros sent bientôt le brick se mettre en marche. Mais, après trois jours de captivité, son esprit commence à se brouiller; des crampes s'emparent de ses jambes; de plus, ses provisions se gâtent;

les heures s'écoulaient; Auguste ne paraît pas; l'inquiétude commence à s'emparer du prisonnier.

Poe dépeint avec une grande vigueur d'images et un choix de mots propres les hallucinations, les rêves, les mirages bizarres du malheureux, ses souffrances physiques, son endolorissement moral. La parole lui manquait; sa cervelle flottait; en ce moment désespéré, il sentit les pattes de quelque énorme monstre s'appuyer sur sa poitrine, et deux globes étincelants dardèrent leurs rayons sur lui; le vertige s'empara de son cerveau, et il allait devenir fou, quand quelques caresses, des démonstrations d'affection et de joie, lui firent reconnaître dans le monstre ténébreux son chien Tigre, son terre-neuve qui l'avait suivi à bord.

C'était un ami, un compagnon de sept ans; Gordon revint alors à l'espoir, et tenta de renouer ses idées; la conscience du temps lui échappait; depuis combien de jours était-il plongé dans cette inertie morbide?

Il avait une fièvre désordonnée, et pour comble de malheur, sa cruche d'eau était vide; il résolut de regagner la trappe à tout prix; mais les mouvements de roulis du brick heurtaient et déplaçaient les colis mal arrimés; à chaque instant le passage menaçait d'être bouché. Cependant, après mille efforts douloureux, Gordon arriva à cette trappe. Mais en vain voulut-il l'ouvrir, la forcer avec la lame de son couteau; elle resta obstinément fermée. Fou de désespoir, se traînant, se choquant, épuisé, mourant, il regagna sa cachette, et y tomba tout de son long. Tigre cherchait à le consoler par ses caresses; mais l'animal finit par effrayer son maître; il poussait de sourds mugissements, et quand Gordon étendait sa main vers lui, il le trouvait invariablement *couché sur le dos, les pattes en l'air*.

Vous voyez par quelle succession de faits Poe a préparé son lecteur; eh bien, on a beau croire à tout, tout attendre, le frisson vous prend quand en tête du chapitre suivant on lit: *Tigre enragé!* C'est à ne pas continuer le livre.

Mais avant de ressentir cette suprême terreur, Gordon, en cares-

sant Tigre, avait senti une petite bande de papier attachée par une ficelle sous l'épaule gauche de l'animal; après vingt tentatives pour retrouver des allumettes, il recueillit un peu de phosphore, qui, frotté vivement, lui donna une lumière rapide et pâle; à cette lueur, il avait lu la fin d'une ligne où se trouvaient ces mots: ... *sang*. – *Restez caché, votre vie en dépend.*

Sang! – Ce mot! dans cette situation. Ce fut à ce moment, et à la lueur du phosphore, qu'il remarqua cette singulière altération dans la conduite de Tigre! – Il ne douta plus que la privation d'eau ne l'eût rendu enragé! – Et maintenant, s'il manifestait l'intention de quitter sa retraite, le chien semblait vouloir lui barrer le passage. Alors Gordon, épouvanté, boutonna fortement son habit pour se protéger contre les morsures, et entama avec l'animal une lutte désespérée; il triompha cependant, et parvint à renfermer le chien dans la caisse qui lui servait de retraite; puis il tomba évanoui; un bruit, un murmure, son nom à demi prononcé, le tira de sa torpeur. Auguste était près de lui, portant une bouteille d'eau à ses lèvres.

Que s'était-il passé à bord? Une révolte de l'équipage, un massacre du capitaine et de vingt et un hommes; Auguste avait été épargné, grâce à la protection inattendue d'un certain Peters, marin d'une force prodigieuse. Après cette scène terrible, le *Grampus* avait continué sa route, et le récit de ses aventures, ajoute le romancier, « contiendra des incidents si complètement en dehors du registre de l'expérience humaine, et dépassant naturellement les bornes de la crédulité des hommes, que je ne le continue qu'avec le désespoir de jamais obtenir créance pour tout ce que j'ai à raconter, n'ayant confiance que dans le temps et les progrès de la science pour vérifier quelques-unes de mes plus importantes et improbables assertions. »

Nous verrons bien. Je raconte rapidement. Il y avait deux chefs parmi les révoltés, le second et le maître coq, Peters; mais deux chefs rivaux et ennemis. Barnard profite de cette division, et révèle à Peters, dont les partisans diminuent de jour en jour, la présence de Gordon à bord. Ils méditent de s'emparer du navire. La mort d'un matelot leur

en offre bientôt l'occasion. Gordon jouera le rôle de revenant, et les conjurés tireront parti de l'effroi causé par cette apparition.

La scène eut lieu; elle produisit une terreur *glacante*, la lutte commença; Peters et ses deux compagnons, aidés de Tigre, l'emportèrent; et ils demeurent seuls à bord avec un marin du nom de Parker, qui, n'ayant pas succombé, se rattacha à eux.

Mais alors survint une épouvantable tempête; le navire, roulé, se coucha sur le flanc, et l'arrimage, déplacé par l'inclinaison, le maintint dans cette situation épouvantable pendant quelque temps; cependant il se releva un peu.

Ici viennent d'étranges scènes de famine, et toutes les tentatives avortées pour arriver à la cambuse; elles sont décrites avec un mouvement entraînant.

Au plus fort des souffrances, il se produisit un incident terrifiant, bien conforme au génie de Poe.

Un navire vient en vue des naufragés, un grand brick goélette, bâti à la hollandaise, peint en noir, avec une poulaine voyante et dorée; il approche peu à peu, puis s'éloigne, et revient; il semble suivre une route incertaine. Enfin, dans une dernière embardée, il passe à vingt pieds à peine du *Grampus*; les naufragés ont pu voir son pont. Horreur! Il est couvert de cadavres; il n'y a plus un être vivant à bord! Si! Un corbeau qui se promène au milieu de tous ces morts; puis, l'étrange navire disparaît, emportant avec lui le vague horrible de sa destinée.

Les jours suivants, les souffrances de la faim et de la soif redoublent. Les tortures du radeau de la Méduse ne donneraient qu'une imparfaite idée de ce qui se passa à bord; on discuta froidement les ressources du cannibalisme, et l'on tira à la courte paille; le sort fut contre Parker.

Les malheureux allèrent ainsi jusqu'au 4 août; Barnard était mort d'épuisement; le navire, obéissant à un mouvement irrésistible, se retourna peu à peu, et resta la quille en l'air; les naufragés s'y accrochèrent; cependant, les souffrances de leur faim s'apaisèrent un peu,

car ils trouvèrent la quille recouverte d'une couche épaisse de gros cirrhopodes, qui leur fournirent une nourriture excellente ; mais l'eau leur manquait toujours.

Enfin, le 6 avril, après de nouvelles angoisses, de nouvelles alternatives d'espoir raffermi ou déçu, ils furent recueillis par la goélette Jane Guy de Liverpool, capitaine Guy. Les trois infortunés apprirent alors qu'ils n'avaient pas dérivé de moins de 25 degrés, du nord au sud.

La Jane Guy allait chasser le veau marin dans les mers du Sud, et, le 10 octobre, elle jeta l'ancre à Christmas Harbour, à l'île de la Désolation.

Le 12 novembre, elle quittait Christmas Harbour, et en quinze jours atteignait les îles de Tristan d'Acunha ; le 12 décembre, le capitaine Guy résolut de pousser une exploration vers le pôle ; le narrateur fait l'historique curieux des découvertes de ces mers, parlant des tentatives de ce fameux Weddel que notre Dumont d'Urville a si bien convaincu d'erreur pendant ses voyages de l'Astrolabe et de la Zélée.

La Jane Guy dépassait le 63^e parallèle le 26 décembre, en plein été, et se trouvait au milieu des banquises. Le 18 janvier, l'équipage pêchait le corps d'un singulier animal, évidemment terrestre.

« Il avait trois pieds de long sur six pouces de hauteur seulement, avec quatre jambes très courtes, les pieds armés de longues griffes d'un écarlate brillant et ressemblant fort à du corail. Le corps était revêtu d'un poil soyeux et uni, parfaitement blanc. La queue était effilée comme une queue de rat, et longue à peu près d'un pied et demi. La tête rappelait celle du chat, à l'exception des oreilles, rabattues et pendantes comme des oreilles de chien. Les dents étaient du même rouge vif que les griffes. »

Le 19 janvier, on découvrit une terre sur le 83^e degré de latitude ; des sauvages, des hommes nouveaux, d'un noir de jais, vinrent au-devant de la goélette, qu'ils prenaient évidemment pour une créature vivante. Le capitaine Guy, encouragé par les bonnes dispositions

des naturels résolut de visiter l'intérieur du pays ; et, suivi de douze marins bien armés, il arriva au village de Klock-Klock après trois heures de marche. Gordon était de l'expédition.

«A chaque pas que nous faisons dans le pays, dit-il, nous acquérons forcément la conviction que nous étions sur une terre qui différait essentiellement de toutes celles visitées jusqu'alors par les hommes civilisés.»

En effet, les arbres ne ressemblaient à aucun des produits des zones torrides, les roches étaient nouvelles par leur masse et leur stratification ; l'eau présentait encore de plus singuliers phénomènes !

«Bien qu'elle fût aussi limpide qu'aucune eau calcaire existante, elle n'avait pas l'apparence habituelle de la limpidité, elle offrait à l'œil toutes les variétés possibles de la pourpre, comme des chatoyements et des reflets de soie changeante.»

Les animaux de cette contrée différaient essentiellement des animaux connus, au moins par leur apparence.

L'équipage de la Jane Guy et les naturels vivaient en bonne intelligence. Un second voyage à l'intérieur fut résolu ; six hommes restèrent à bord de la goélette et le reste se mit en marche. La troupe, accompagnée des sauvages, se glissait entre les vallées sinueuses et étroites. Une muraille de roche tendre se dressait à une grande hauteur, zébrée par certaines fissures qui attirèrent l'attention de Gordon.

Comme il examinait l'une d'entre elles avec Peters et un certain Wilson :

«J'éprouvai soudainement, dit-il, une secousse qui ne ressemblait à rien qui m'ait été familier jusqu'alors, et qui m'inspira comme une vague idée que les fondations de notre globe massif s'entrouvraient tout à coup, et que nous touchions à l'heure de la destruction universelle.»

Ils étaient enterrés vivants ; après s'être reconnus, Peters et Gordon virent que Wilson avait été écrasé ; les deux infortunés se trouvaient au milieu d'une colline, faite d'une sorte de pierre de sa-

von, ensevelis par un cataclysme, mais par un cataclysme artificiel; les sauvages ayant renversé la montagne sur l'équipage de la Jane Guy, tous avaient péri, excepté Peters et Gordon.

En creusant un chemin dans la roche tendre, ils parvinrent à une ouverture par laquelle ils aperçurent le pays fourmillant de naturels; ceux-ci attaquaient la goélette qui se défendait à coups de canon; mais enfin elle fut emportée, incendiée, et bientôt sauta au milieu d'une explosion terrible qui fit périr plusieurs milliers d'hommes.

Pendant de longs jours, Gordon et Peters vécurent dans le labyrinthe, se nourrissant de noisettes; Gordon prit exactement la forme du labyrinthe, qui aboutissait à trois abîmes; il donne même le dessin de ces trois abîmes dans son récit, ainsi que la reproduction de certaines entailles qui semblaient avoir été gravées sur la pierre ponce.

Après des tentatives surhumaines, Peters et Gordon parvinrent à regagner la plaine; poursuivis par une horde hurlante de sauvages, ils atteignirent heureusement un canot, où un naturel s'était réfugié, et ils purent prendre le large.

Ils se trouvèrent alors sur l'Océan antarctique «immense et désolé, à une latitude de plus de 84 degrés, dans un canot fragile, sans autres provisions que trois tortues.»

Ils firent une espèce de voile avec leurs chemises; la vue de la toile affectait singulièrement leur prisonnier, qui ne put jamais se décider à y toucher, et semblait avoir horreur du blanc; cependant ils marchaient toujours, et entraient dans une région de nouveauté et d'étonnement.

«Une haute barrière de vapeur grise et légère apparaissait constamment à l'horizon sud, s'empanachant quelquefois de longues raies lumineuses, courant tantôt de l'est à l'ouest, et puis se rassemblant de nouveau de manière à offrir un sommet d'une seule ligne...»

Phénomène plus étrange encore, la température de la mer semblait s'accroître, et fut bientôt excessive; sa nuance laiteuse devint plus évidente que jamais.

Gordon et Peters apprirent enfin de leur prisonnier que l'île, théâ-

tre du désastre, s'appelait Tsalal; le pauvre diable tombait dans des convulsions quand on approchait de lui quelque objet blanc.

Bientôt l'eau fut prise d'une violente agitation. Elle fut accompagnée d'un étrange flamboiement de la vapeur à son sommet.

Une poussière blanche très fine, ressemblant à de la cendre, – mais ce n'en était certainement pas, – tomba sur le canot pendant que la palpitation lumineuse de la vapeur s'évanouissait et que la commotion de l'eau s'apaisait.»

Ce fut ainsi pendant quelques jours; l'oubli et une indolence soudaine s'emparaient des trois infortunés; la main ne pouvait plus supporter la chaleur de l'eau.

Je cite maintenant le morceau tout entier qui termine cet étonnant récit:

«9 mars. – La substance cendreuse pleuvait alors nécessairement autour de nous et en énorme quantité. La barrière de vapeur au sud s'était élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus de l'horizon, et elle commençait à prendre une grande netteté de formes. Je ne puis la comparer qu'à une cataracte sans limites, roulant silencieusement dans la mer du haut de quelque immense rempart perdu dans le ciel. Le gigantesque rideau occupait toute l'étendue de l'horizon sud. Il n'émettait aucun bruit.

«21 mars. – De funestes ténèbres planaient alors sur nous; – mais des profondeurs laiteuses de l'Océan jaillissait un éclat lumineux qui glissait sur les flancs du canot. Nous étions presque accablés par cette averse cendreuse et blanche qui s'amassait sur nous et sur le bateau, mais qui fondait en tombant dans l'eau. Le haut de la cataracte se perdait entièrement dans l'obscurité et dans l'espace. Cependant il était évident que nous en approchions avec une horrible vitesse. Par intervalles, on pouvait apercevoir sur cette nappe de vastes fentes béantes; mais elles n'étaient que momentanées, et, à travers ces fentes, derrière lesquelles s'agitait un chaos d'images flottantes et indistinctes, se précipitaient des courants d'air puissants, mais silencieux, qui labouraient dans leur vol l'Océan enflammé.

«22 mars. – Les ténèbres s'étaient sensiblement épaissies, et n'étaient plus tempérées que par la clarté des eaux, réfléchissant le rideau blanc tendu devant nous. Une foule d'oiseaux gigantesques d'un blanc livide s'envolaient incessamment de derrière le singulier voile... Et alors nous nous précipitâmes dans les étreintes de la cataracte, où un gouffre s'entrouvrit comme pour nous recevoir. Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure humaine voilée, de proportions beaucoup plus vastes que celles d'aucun habitant de la terre. Et la couleur de la peau de l'homme était la blancheur parfaite de la neige.»

Et le récit est interrompu de la sorte. Qui le reprendra jamais? un plus audacieux que moi et plus hardi à s'avancer dans le domaine des choses impossibles.

Cependant, il faut croire que Gordon Pym se tira d'affaire puisqu'il fit lui-même cette étrange publication; mais il vint à mourir avant d'avoir achevé son œuvre. Poe semble le regretter vivement, et décline la tâche de combler la lacune.

Voilà donc le résumé des principales œuvres du romancier américain; ai-je été trop loin en les donnant pour étranges et surnaturelles? N'a-t-il pas réellement créé une forme nouvelle dans la littérature, forme provenant de la sensibilité de son cerveau *excessif*, pour employer un de ses mots.

En laissant de côté l'incompréhensible, ce qu'il faut admirer dans les ouvrages de Poe, c'est la nouveauté des situations, la discussion de faits peu connus, l'observation des facultés maladives de l'homme, le choix de ses sujets, la personnalité toujours étrange de ses héros, leur tempérament maladif et nerveux, leur manière de s'exprimer par interjections bizarres. Et cependant, au milieu de ces impossibilités, existe parfois une vraisemblance qui s'empare de la crédulité du lecteur.

Qu'il me soit permis maintenant d'attirer l'attention sur le côté matérialiste de ces histoires; on n'y sent jamais l'intervention pro-

videntielle; Poe ne semble pas l'admettre, et prétend tout expliquer par les lois physiques, qu'il invente même au besoin; on ne sent pas en lui cette foi que devrait lui donner l'incessante contemplation du surnaturel. Il fait du fantastique *à froid*, si je puis m'exprimer ainsi, et ce malheureux est encore un apôtre du matérialisme; mais j'imagine que c'est moins la faute de son tempérament que l'influence de la société purement pratique et industrielle des États-Unis; il a écrit, pensé, rêvé en Américain, en homme positif; cette tendance constatée, admirons ses œuvres.

Par ces *histoires extraordinaires*, on peut juger de la surexcitation incessante dans laquelle vivait Edgar Poe; malheureusement sa nature ne lui suffisait pas, et ses excès lui donnèrent *l'épouvantable maladie de l'alcool* qu'il a si bien nommée et dont il est mort.

JULES VERNE

EDGAR POE ET SES ŒUVRES

TABLE DES MATIÈRES

Le tombeau d'Edgar Poe4

POÈMES

Le corbeau.....6
Stances à Hélène.....10
Le palais hanté11
Eulalie13
Le ver vainqueur.....14
Ulalume.....16
Un rêve dans un rêve.....19
A quelqu'un au paradis.....20
Ballade de noces21
Lénoire.....22
Annabel Lee24
La dormeuse26
Les cloches28
Israfil30
Terre de songe32
A Hélène.....34
Pour Annie36
Silence38
La vallée de l'inquiétude.....39
La cité en la mer40

ROMANCES ET VERS D'ALBUM

La romance.....43
Eldorado.....44
Un rêve45
Stances46
Féerie.....47
Le lac48
A la rivière49

EDGAR POE ET SES ŒUVRES

Chanson.....	50
A M. L. S.....	51
A ma mère.....	52
A M. L. S.....	53
A F. S. O.....	54
A F.....	55
Sonnet à la science.....	56
Le Colisée.....	57
A Zante.....	59

SCOLIES

The tomb of Edgar Poe.....	62
FOR THE POE MEMORIAL.....	63
Notes sur les poèmes.....	65

EDGAR POE ET SES ŒUVRES

par Jules Verne

I

École de l'étrange. – Edgar Poe et M. Baudelaire. – Existence misérable du romancier. – Sa mort. – Anne Radcliff, Hoffmann et Poe. – Histoires extraordinaires. – Double assassinat dans la rue Morgue. – Curieuse association d'idées. – Interrogatoire des témoins. – L'auteur du crime. – Le marin maltais.....	86
--	----

II

La Lettre volée. – Embarras d'un préfet de police. – Moyen de gagner toujours au jeu de pair et impair. – Victorien Sardou. – Le Scarabée d'or. – La tête de mort – Étonnante lecture d'un document indéchiffrable.....	97
---	----

III

Le Canard au ballon. – Aventures d'un certain Hans Pfaall. – Manuscrit trouvé dans une bouteille. – Une Descente dans le Maelstrom. – La vérité sur le cas de M. Valdemar. – Le Chat noir. – L'Homme des foules. – La Chute de la maison Usher. – La Semaine des trois dimanches.....	112
---	-----

POÈMES ET ROMANCES

IV

Aventures d'Arthur Gordon Pym. – Auguste Barnard. – Le brick le Grampus. – La cachette à fond de cale. – Le chien enragé. – La lettre de sang. – Révolte et massacre. – Le revenant du bord. – Le navire des morts. – Naufrage. – Tortures de la faim. – Voyage au pôle sud. – Hommes nouveaux. – Île extraordinaire. – Enterrés vivants. – La grande figure humaine. – Conclusion..... 119



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2001

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture: Corbeau de bronze de Norfolk. British Museum, D.R.

Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS / PhC

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA)
et sa diffusion est interdite.